

# La revue catholique des idées et des faits

L'Université de Louvain pendant l'exercice 1930-1931  
 L'Homme et l'Arbre  
 Le statut fédéral des nationalistes flamands  
 Influence de la crise sur la Chambre des Communes  
 Vers la ville sainte de Kairouan  
 L'horreur  
 En vacances : propos divers  
 Une mère et la vie  
 Poèmes

S. Exc. Mgr Ladeuze  
 Paul Cazin  
 Edmond Rubbens  
 Hilaire Belloc  
 Philippe de Zara  
 G. K. Chesterton  
 Henri Ghéon  
 Jeanne Cappe  
 Albert Gille

Les idées et les faits : Chronique des idées : Martin Luther, Mgr J. Schyrgens. — Angleterre.

## La Semaine

Quelques jours d'absence suffisent, en ces temps troublés, pour se trouver noyé dans les faits qui devraient être signalés ici. On ne sait plus par où commencer...

Il est heureux que les Cortès espagnoles aient manifesté crûment et tout de suite l'esprit qui les anime. La Révolution espagnole fut surtout anticléricale et maçonnique. Le grand danger pour le catholicisme espagnol eût été une politique laïcisatrice prudente et hypocrite, modérée et progressive, endormeuse et dissolvante. La vie religieuse de l'Espagne étant devenue ce qu'elle est, une façade cachant beaucoup de ruines, le péril était extrême de voir d'habiles ennemis chloroformer un catholicisme bien faible déjà, pour l'amener insensiblement au suicide. La majorité sectaire de la Constituante a rendu aux catholiques espagnols l'inappréciable service de jouer cartes sur table et de s'attaquer à l'Eglise ouvertement et violemment. Exil des Jésuites, persécution des ordres religieux, confiscation des biens, suppression prochaine des traitements au clergé... Au moins, les intentions sont claires et la résistance en sera d'autant plus facile. Une persécution sournoise et déguisée eût été autrement funeste. L'exemple de la France est là...

\* \* \*

*Il y a incontestablement en Espagne — écrit l'Indépendance — plus de croyants que d'athées ou de libres-penseurs et les membres du Parlement auraient agi sagement en tenant compte de cette situation.*

*Le terrain sur lequel ils viennent de s'engager est extrêmement dangereux et la réforme qu'ils entendaient introduire ne pouvait être adoptée qu'après une longue préparation et suivant un programme bien étudié tenant compte des progrès de l'esprit de laïcité.*

« Un programme tenant compte des progrès de l'esprit de laïcité! » C'est bien cela! Puisse le sectarisme des révolutionnaires espagnols épargner à nos frères de là-bas la lente descente dans l'abîme de la déchristianisation et susciter une résistance énergique. Contrairement à l'Indépendance, nous souhaitons vivement que les laïcisateurs à outrance ne se modèrent pas.

\* \* \*

On ne se lasse pas d'admirer les éditoriaux du *Temps*. Cette grisaille perpétuelle; cette eau tiède, ennemie de toute réaction virile et salutaire; cette faculté étonnante d'aligner les banalités à perte de vue, quelle merveille!

Savourez donc ces considérations sur « la crise politique en Espagne » :

*Le vote de l'article 24 du projet de Constitution marque évidemment un succès pour les éléments les plus avancés de la majorité radicale et socialiste, mais il n'est pas certain que la tendance qui l'emporte ainsi facilitera la tâche du gouvernement espagnol. La question religieuse se pose en Espagne sous un aspect plus délicat que partout ailleurs et l'agitation qu'elle provoque dans les régions du nord du pays est de nature à créer de sérieuses préoccupations.*

\* \* \*

L'Allemagne et l'Italie poursuivent, de façon très différente d'ailleurs, la formation militaire intensive des générations nouvelles. Une manifestation monstre de Casques d'Acier et d'hitlériens — en pleine crise, et alors que le Reich a le plus grand intérêt à inspirer confiance — vient de montrer, une fois de plus, quel est le courant qui emporte l'Allemagne. Et pourtant, c'est la France qui fait mauvaise figure dans le monde, malgré tous les sourires et toutes les ficelles de M. Briand. A moins que ce ne soit... « à cause »...

Un journal anglais — pouvait-on lire ces jours-ci en première

page du *Peuple* — publia l'autre jour un dessin du célèbre caricaturiste Low où l'on voit M. Laval assis sur sa valise de voyage portant cette inscription : « Fermé à clef pour Réparations et Désarmement ». Un « Avis » affiché au mur est conçu comme suit : « A toute demande de renseignements sur : Or, Tarifs, Réparations, Dettes, Sécurité, Désarmement — La Réponse est : « NON! ».

*Evidemment, l'aimable humoriste anglais exagère — comme c'est son devoir. Sa plaisanterie n'en contient pas moins une âme de vérité. Il est exact que l'attitude généralement par trop négative de la France constitue en ce moment l'une des grandes sources de l'inquiétude mondiale.*

« L'attitude généralement par trop négative... La délicate formule! Ne pas vouloir renoncer à toute créance en face d'un débiteur de mauvaise foi; se refuser à désarmer alors que d'autres arment, mais... « autrement »; ne pas se contenter d'une sécurité verbale, « attitude généralement par trop négative qui constitue en ce moment, l'une des grandes sources de l'inquiétude mondiale ». N'est-ce pas admirable? Mais que la France semble être la grande empêchuse de danser en rond, dont le chauvinisme et l'égoïsme, le militarisme et l'impérialisme ne savent répondre que non aux aspirations éperdues d'une humanité aux abois, voilà qui n'est guère flatteur pour les dirigeants de la III<sup>e</sup> République.

Et pour souligner encore les traits du tableau, les Français se battent entre eux, et ils se battent féroceement aux élections prochaines, pour ou contre la Paix!

\* \* \*

Il est de bon ton, à Bruxelles, en ce moment, de poser au monsieur auquel on n'en fait plus accroire quant aux Soviets. « J'y suis allé voir — vous déclare ce bon jeune homme qui passa huit jours en Russie, et qui ne sait pas un mot de russe — et on nous bourre ignoblement le crâne... »

— Ou? Ici on là-bas?...  
 — Pas de plaisanteries faciles. Je reviens émerveillé. Il y a là une expérience grandiose qui se poursuit.

— Pour cela oui!...  
 — Un essai de civilisation est tenté...  
 — De civilisation, dites-vous? Alors comment appeler notre façon de vivre?

— J'ai vu des choses merveilleuses, usines, cliniques, etc. Et on peut tout se procurer à Moscou... Et les ouvriers ont du beurre sur leur pain, ce qu'ils n'avaient pas auparavant... Seul le savon était introuvable... Mais, au point de vue religieux, il est vrai que le bolchevisme forme des générations nouvelles absolument athées.

— Ah! Ah!...  
 — Mais quelle expérience formidable!... Et puis, là-bas, tout le monde travaille et cela vous change d'ici où il y a tant d'oisifs.

Excédé par d'aussi ineptes propos tenus par un jeune intellectuel... catholique retour de Moscou — il ne passa que huit jours en Russie, répétons-le — nous finîmes par lui dire : Dante n'était-il pas un grand paresseux?...

\* \* \*

Dans le *Soir* — et pas en *Tribune libre!* — un « étourneau sonore, communiste notoire », comme l'appelle M. Neuray, a longuement décrit un voyage de quelques semaines en Russie. M<sup>e</sup> P.-H. Spaak, bourgeois bien renté et parlementaire socialiste de demain, apporte son témoignage et il est d'une pauvreté à faire pleurer. Et d'une suffisance! Oh! là là...

*Personne, jamais* — proclame notre petit grand homme — ne me fera condamner de la même façon la dictature bolcheviste et

la dictature fasciste, différentes dans leur esprit et dans leurs fins. Mais ce qui je suis forcé de constater et de déplorer, c'est une très grande similitude de moyens, et, hélas ! en ce qui concerne l'individu, des résultats très semblables.

Et il rapporte ainsi la justification par un « communiste intelligent » des moyens employés :

La dictature, nous en avons encore besoin, parce que nous sommes encore en pleine période de luttes. La révolution socialiste a été faite, en 1917, dans un pays où 90 p. c. de la population ignorait le socialisme ou lui était hostile. Depuis, nous avons eu la guerre civile, la famine. Voilà quatre ou cinq ans seulement que nous travaillons, qu'on nous laisse travailler en paix. Les résultats ne sont pas encore suffisants pour que nous puissions desserrer l'étreinte politique. Nous avons, avant tout, besoin de bons citoyens, et les circonstances exigent que nous les ayons tout de suite. La discussion c'est l'arme de ceux qui ont le temps. Bientôt, la situation, qui s'améliore déjà, s'améliorera davantage, le régime se consolidera, nous pourrons alors, alors seulement, pratiquer d'autres méthodes, et, au fond, nous savons bien que le socialisme parfait en exige d'autres.

Peut-être, après tout, mon communiste intelligent a-t-il raison. En 1917, le problème qui s'est posé devant la conscience de Lenine et de ses disciples, était le suivant : Faire un effort socialiste avec la dictature, ou laisser vivre une démocratie dans laquelle les ouvriers et les paysans n'auraient certes pas été les dirigeants.

Peut-on reprocher sérieusement, aux bolchevistes d'avoir tenté une expérience conforme à l'idéal de toute leur vie ? Si, dans quelque temps, comme ils l'espèrent, ils sont assez forts pour se passer de la force, ils auront réalisé l'essai de construction sociale le plus formidable qui ait jamais été tenté.

Voilà où on arrive quand on a perdu « l'étalon de mesure ». Si le christianisme est la vérité, ce christianisme dont maître Spaak est pétri quoi qu'il dise et quoi qu'il en pense, l'expérience russe doit nécessairement conduire au désastre et à la barbarie, et cela aux prix de millions et de millions de victimes.

\* \* \*

Je reconnais volontiers — *conclut notre voyageur* — que l'on 'peut critiquer, combattre, haïr même, les moyens employés, je conteste que de bonne foi, l'on puisse parler présentement d'atteinte à la civilisation.

Gardons donc notre sang-froid et surtout notre esprit critique. Évitions l'admiration béate et le dénigrement systématique.

L'U. R. S. S. n'est à mon avis, ni un paradis, ni un enfer, c'est un purgatoire comme toutes les sociétés humaines, puisque c'est un état de transition et puisque surtout l'espérance, la seule vraie richesse de l'homme, n'en est pas bannie.

Alors on ne pourrait pas parler d'atteinte à la civilisation ? Mais le bolchevisme, ce n'est que cela ! C'est la dictature de la force brutale, le retour à l'esclavage, la mort de l'esprit. Nos bons enquêteurs qualifient cela d'expérience formidable, d'essai gigantesque, d'effort inouï pour édifier une civilisation (*sic*) nouvelle, etc. Le malheur, c'est que la plupart d'entre eux ont oublié, ou renié, les principes qui les ont fait ce qu'ils sont : des civilisés. Certes, la civilisation chrétienne n'est pas liée nécessairement à tel ou tel système économique et financier, et les actuels abus du capitalisme provoqueront, sans nul doute, de salutaires réactions, mais quand on parle de civilisation, il ne s'agit pas en ordre principal de cela. Et c'est parce que M<sup>e</sup> Spaak, comme tant d'autres qui y allèrent voir avant lui, a perdu l'étalon de mesure, qu'il est incapable de comprendre où le bolchevisme mènerait le monde s'il arrivait à le dominer.

La seule espérance qui, reste, c'est de voir échouer complètement un essai vraiment démoniaque. M. Theunis a raison : il faut refuser toute collaboration aux Soviets. Et le Cardinal Mercier avait bien plus raison encore quand il prêchait la croisade contre Moscou.

\* \* \*

Aux relations de nos jeunes snobs et aux communistes de tout poil, opposons ces déclarations faites à Paris, en avril dernier, au Comité d'études sociales et politiques, en réponse à des plaidoyers soviétisants de MM. Emile Vandervelde, Pierre Dominique, etc., par quelqu'un qui connaît un peu ce dont il s'agit, M. Alexandre Kerensky :

Je n'ai pas ici le loisir de faire des démonstrations. Mais, parfaitement certain de dire la vérité, j'affirme devant vous que la dictature bolchévique est une réaction politique et sociale de la pire espèce qui, par son abjection, a dépassé et de beaucoup, non seulement notre ancien régime, mais le despotisme turc d'Abdul Hamid.

J'affirme que jamais encore en Europe la religion et la pensée scientifique n'ont été en butte à des persécutions aussi barbares, même au temps de l'Inquisition.

J'affirme que ce que l'on nomme le plan quinquennal nous dissimule, en réalité, ceci : le paysan exproprié de sa terre et l'ouvrier exproprié de son droit au travail libre.

J'affirme que le stalinisme n'est nullement un système de construction du socialisme, mais le rétablissement d'un système de servage,

ou, selon la juste expression d'un ingénieur suisse, l'exploitation du peuple, selon la méthode des pharaons d'Égypte, s'appuyant sur les derniers progrès de la technique contemporaine.

Cet ingénieur est, comme certains de ceux qui ont pris la parole aux précédentes séances, un témoin revenant de Russie. Seulement, lui, il vient d'y passer les treize années du bolchevisme à travailler dans les fabriques, et il a vu la Russie autrement que sous la conduite des agents du Guépéou ou par la fenêtre d'un wagon-lit.

J'affirme enfin, contrairement à l'opinion de nombreux étrangers, qu'il est faux que la Russie subisse passivement le joug de la dictature.

Le correspondant du New-York Times, M. Duranty, tout dévoué à Staline, a publié cette année, 3 février, que, pendant les deux dernières années seulement, il a été déporté en Sibérie et dans les exploitations forestières plus de 2 millions d'hommes, pour la plupart des paysans.

La Russie se trouve en état de guerre civile intensive ou, pour mieux dire, de guerre de dictature contre le pays tout entier.

Pour le moment, Staline a, et de beaucoup, la supériorité technique, mais seulement la technique.

Nul ne sait ce que durera encore le combat acharné du peuple pour son affranchissement. Pas plus qu'un autre, je ne me charge d'en prophétiser le terme.

Ce que je sais seulement, c'est que la Russie finira par jeter bas la dictature, et cela bien qu'actuellement on voie accourir à l'aide de Staline l'Europe capitaliste avec ses crédits, ses ingénieurs et ses machines, et l'Europe socialiste avec cette politique un peu trop réservée que présente ici M. Vandervelde.

M. Vandervelde, laissez aux Loucheur et aux capitalistes le soin de faire le nécessaire pour le capitalisme et pour le commerce. Votre devoir est tout autre.

Chaque jour, partout, le socialisme, s'il est encore le socialisme, doit proclamer qu'un nouveau régime économique ne peut être créé avec le servage et les travaux forcés, que la liberté — la liberté normale et élémentaire — est le fondement de tout l'avenir des masses travailleuses.

Toutes les autres questions : plan quinquennal, commerce intérieur et extérieur, ne touchant pas à celle qui, seule, doit être posée : celle de la vérité. De la vérité sur les souffrances intolérables des masses paysannes et ouvrières en Russie.

\* \* \*

Un livre qui promet de faire du bruit, c'est celui que le général Galet consacre à S. M. le roi Albert devant l'invasion allemande.

Dans l'extrait qu'en a donné la Revue universelle dans son numéro du 15 octobre, on peut lire ces lignes :

Et voilà que la carence apparaissait. Rien n'était prêt dans le sens [des] recommandations [lu Roi]. L'orage trouvait la Belgique sans plan, avec un commandement divisé; le navire partait à la dérive, sans gouvernail, avec un équipage insoumis.

Et plus loin :

On sait qu'il s'en est fallu de peu que l'attaque de Liège ne tournât au désastre complet pour les Allemands. Si tous les intervalles assaillis ne sont pas restés également inviolables, c'est que la majorité des troupes belges n'étaient pas déployées pour les défendre. « L'incertitude complète sur les effectifs dont je pouvais disposer, écrit le général Leman, m'a empêché de constituer une défense des intervalles en association réglée avec la défense des forts. »

Tout ce dégât [destruction des voies ferrées, tunnels, ponts, etc.] s'accomplit sans être inquiété par l'ennemi. Il eût pu être conçu sur une échelle beaucoup plus vaste. Plusieurs dispositifs de mise à feu jouèrent mal. Tel qu'il fut, il contraignit les Allemands à effectuer toute leur concentration sur leur propre territoire ou dans le grand-duché; il contraria plus tard le renforcement opportun de leur aile droite, ce qui exerça sur le résultat de la bataille de la Marne d'abord, de la course à la mer ensuite, une influence que leurs écrivains s'accordent à déplorer.

Qu'eût-ce été si au lieu de nous endormir dans une foi béate et une sécurité trompeuse, nous nous étions mieux préparés à nous défendre ? Peut-être aurions-nous évité l'invasion et la guerre sur notre sol...

Avis aux pauvres têtes fêlées qui prêchent le désarmement... de la Belgique !!

\* \* \*

La place nous fait défaut pour parler cette semaine du texte voté à l'unanimité par la commission sénatoriale chargée de préparer la législation nouvelle en matière d'emploi des langues dans l'enseignement moyen. Ce sera pour la prochaine fois. A huitaine aussi les commentaires qu'appelle le congrès de concentration wallonne qui vient de se tenir à Liège.

# L'Université de Louvain pendant l'exercice 1930-1931

## L'exercice de la mémoire et l'examen dans la vie universitaire

« Les mélancoliques examens d'automne sont terminés. Les récriminations des candidats évincés et de leurs familles s'apaisent ; mais, dans les couloirs des facultés, les professeurs échangent des propos pessimistes, et leur inquiétude est grande. L'enquête désastreuse qu'ils viennent de mener au cours de ces dernières semaines, leur donne des alarmes, et des alarmes trop justes, pour l'avenir de la culture française. » C'est par ces mots qu'Achille Mestre, le brillant maître de l'Université de Paris que nous avons eu l'honneur d'entendre dans notre Chaire française en mars 1930, commence une de ses « Chroniques » du *Figaro* qu'il a réunies dans son livre : *Etudes et Etudiants* (1). Ses constatations sur le grand nombre des échecs aux examens universitaires et le désarroi intellectuel de la jeunesse, dont ils sont l'indice, l'amènent à penser que « notre système d'enseignement, à tous les degrés, ne fait pas à la mémoire, qui est la plus noble faculté de l'homme moyen, la place qu'elle devrait avoir ». Et ce lui est l'occasion de chanter un « Eloge de la Mémoire », épouse de Jupiter et mère des Muses.

Dans les couloirs des Facultés, on a échangé, ces jours derniers, à Louvain, les mêmes propos qu'à Paris. Le nombre des candidats évincés à nos épreuves académiques a été fort grand en 1930-1931 ! Comme le même phénomène s'est produit dans les autres centres universitaires belges, nous pouvons en parler à l'aise, et, en en recherchant les causes, il nous faudra avoir souci de trouver une explication assez générale. J'ai entendu, j'ai provoqué, au cours des vacances qui finissent aujourd'hui, bien des explications, et, en fin de compte, je me dis qu'il ne faut pas chercher midi à 14 heures : la plupart de ces échecs proviennent d'un manque de travail ! Comme d'autre part l'étudiant du type courant, dont il s'agit en la matière, travaille en vue de l'examen et fournit donc un travail de mémoire, c'est de ce travail que je parle aujourd'hui en parlant du travail de l'étudiant, et avec Achille Mestre, je conclus que les étudiants universitaires ne font pas « à la mémoire, qui est la plus noble faculté de l'homme moyen, la place qu'elle devrait avoir », et qu'ils ne mettent pas à la cultiver le temps et la méthode qu'il faut.

\* \* \*

Ozanam écrivait à son frère, en lui parlant de sa préparation au doctorat : « En 1836-37, je travaillais, pendant cinq mois, régulièrement dix heures par jour, sans compter les cours, et de quatorze à quinze heures le dernier mois ». Eh bien, combien d'heures par jour en dehors des heures de leçons l'étudiant ordinaire étudie-t-il à Louvain pendant les cinq premiers mois de l'année académique ? Calculez bien et répondez franchement ! Or, combien de jours de l'année passez-vous à Louvain ? Vous avez quatre mois de vacances normales, et vous y ajoutez deux jours de vacances hebdomadaires par ce retour régulier en famille dont je ne dirais aucun mal si vous n'y employiez que le dimanche, mais dont les empiètements sur vos samedis et vos lundis, je dois le déclarer bien net, sont vraiment exagérés. Deux jours par semaine pen-

dant trente semaines, soit soixante jours, encore deux mois soustraits au travail ! De votre année, il vous reste donc six mois ! Mais comme vous ébréchez chacun des jours de ce temps utile jusqu'aux environs de Pâques ! Décomptez les heures de la flânerie, du café, du jeu de cartes, du cinéma, des réunions banales ; que reste-t-il ? Avais-je tort quand je vous ai mis un jour au défi de me prouver que l'étudiant moyen consacre à l'étude plus d'un tiers de son année ? Et puisque le devoir professionnel de l'étudiant, c'est d'étudier, est-ce que j'exagérerais ce jour-là en concluant que votre profession est une profession souvent sabotée ?

Vient cependant un jour dans notre année académique où l'on vous voit vous mettre à l'œuvre. C'est alors le « blocus » effréné. Et le travail, dont la quantité a été insuffisante jusque-là, manque désormais de toutes les qualités requises. L'étudiant se plaint alors amèrement de la besogne « abrutissante » à laquelle il est soumis, et, comme s'il voulait s'excuser à l'avance de l'insuccès prévu, il gémit : « Je n'ai pas de mémoire ».

La Rochefoucauld écrivait déjà : « Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne de son jugement ». La distinction est sans fondement ! Saint Thomas n'enseigne-t-il pas que la mémoire intellectuelle n'existe pas comme faculté spéciale ? Et rares sont ceux qui n'admettent pas aujourd'hui la même thèse sur l'imagination et la mémoire sensible. En réalité, on ne désigne par ces mots que certaines activités, certains processus de nos facultés de connaissance agissant dans l'unité d'un même sujet. En matière scientifique, Messieurs, si vous ne savez pas vous souvenir, vous ne savez pas penser. Ne vous donnez pas le change ! C'est bien votre intelligence qui en est cause.

Et ne regrettez pas tant la peine à vous donner pour meubler votre mémoire ! Pour faire œuvre d'intelligence et de science, il ne suffit pas d'avoir l'instrument ; il faut encore des matériaux suffisants sur lesquels il s'exerce, et c'est la mémoire qui nous procure cette base de travail. Ah ! sans doute, il faut prendre garde de la surcharger. Cette surcharge rendrait de plus en plus difficiles les pensées personnelles et les acquisitions nouvelles, qui ne pourraient prendre pied qu'en diminuant la force des souvenirs anciens. Il ne faut pas être de ceux qui, à toute question qui se pose, ne savent que répondre ce que les autres en ont dit, et dont l'intelligence ne vit ainsi que de leur mémoire. L'intelligence doit se servir de sa mémoire pour vivre, pour s'épargner toute besogne inutile, pour profiter de tout le travail accompli par autrui, pour trouver dans l'expérience et les idées acquises les éléments de nouvelles combinaisons. *Omnis disciplina, dit Quintilien, maxime memoria constat, frustra que docemur, si quidquid audimus praeterfluit.* Dans la réalité de la vie, « qu'est-ce donc qu'un homme cultivé, écrit M. Mestre dans le livre que je citais tout à l'heure ? Un homme qui sait beaucoup, qui a lu et retenu, qui comprend ce qu'il sait, qui utilise ingénieusement ce qu'il a compris, qui porte en soi, rangées en bon ordre et prêtes à sortir au premier appel, la troupe choisie des idées générales et la cohorte des connaissances précises », bref qui a une bonne mémoire.

\* \* \*

(1) Paris, Dalloz, 1927.

Voulez-vous que nous fassions ensemble un rapide examen des conditions requises pour assurer cette bonne mémoire et que nous nous demandions ensuite si le blocus, le seul travail de beaucoup d'entre vous y satisfait? Cet exposé est peut-être superflu pour ceux qui m'entendent et qui connaissent ces conditions pour les observer. Mais je songe, Messieurs, à tant de vos disciples, qui ne sont pas travailleurs, et j'espère toujours que vous vous déterminerez à être auprès d'eux des apôtres, des apôtres du travail intellectuel aussi bien que de la vie catholique. Pensez donc, je vous y ai déjà souvent invités, aux conséquences sociales et chrétiennes de votre conquête, chaque fois qu'ici, à l'Université, il vous sera donné d'arracher à la banalité et à la bagatelle, pour en faire un travailleur, un futur médecin ou un futur ingénieur!

Un acte de mémoire intégral, ou un souvenir parfait comporte une série de cinq fonctions : fixer, retenir, retrouver et rappeler, reconnaître et enfin localiser un état de conscience passée, c'est-à-dire, dans le cas qui nous occupe, une connaissance. Les deux dernières fonctions (dans une image ou une idée rappelée devant l'esprit, reconnaître une image ou une idée qu'on a eue antérieurement, et lui assigner une place dans notre passé) sont des actes originaux, qu'on ne trouve pas dans d'autres séries. Ils constituent vraiment la mémoire-souvenir. Cependant, les trois premières, que M. Bergson appelle la mémoire-habitude, sont les plus importantes aux yeux du grand public. Quand on dit de quelqu'un qu'il a une bonne mémoire, en entend par là qu'il fixe, conserve et retrouve facilement ce qu'il a vu ou entendu. Et c'est de ces actes seulement que nous avons à nous occuper, puisqu'à l'examen on ne vous demande guère autre chose que de rappeler devant votre esprit et d'exposer à l'examineur une connaissance que vous tenez de lui. La « reconnaissance » qui y est jointe, est d'importance assez ténue.

Que nous enseigne la pédagogie sur la manière dont nous devons poser ces trois actes dans notre étude universitaire? La psychologie expérimentale s'est beaucoup occupée de la mémoire depuis cinquante ans, mais elle ne vient guère en aide à la pédagogie académique. J'ai parcouru plusieurs traités ces jours derniers, et je n'ai trouvé sur ce sujet qu'une note de cinq lignes dans le grand traité de Georges Dumas (1) et une page et demie dans le cours de M. Baudin (2). C'est que la psychologie moderne ne peut s'occuper que des phénomènes simples en les isolant. Les expériences de laboratoire se font en dehors des conditions de la vie réelle. Or, le travail de la mémoire intellectuelle participe à toute la vie de l'esprit, et par les liaisons de ses éléments logiques, il est complexe au point de comporter la plupart des processus mentaux. Nous n'avons donc pour nous éclairer que l'observation ordinaire et l'expérience quotidienne. Et nous parlerons, si vous voulez bien, le langage commun, sans nous soucier des conditions et des facteurs physiologiques ou physico-chimiques de la mémoire et sans nous occuper de son siège organique, dont on ne sait pas grand-chose, sinon qu'il faut abandonner les localisations cérébrales des centres d'images naguère fort en honneur.

Puisqu'en fin de compte il s'agit de reproduire une connaissance intellectuelle, celle-ci doit avoir été déjà produite dans l'esprit. Un souvenir est le renouvellement d'un acte de connaissance préalable. La première fonction de la mémoire, c'est donc l'acquisition, la fixation d'une connaissance. Dans la matière qui nous occupe, cette acquisition n'est évidemment pas occasionnelle, spontanée, comme celle qui peut se produire dans une conversation de hasard. Elle est voulue, et même voulue dès l'abord dans un but de conservation, ce qui est une circonstance favorable à sa fixation. Mais cette fixation dépend surtout de l'effort, de l'attention accordée à la matière. Plus vive sera cette attention, plus profonde sera la fixation; or le levier de l'attention volontaire, c'est l'intérêt. Quel intérêt l'étudiant ordinaire, du type courant, dont nous parlons, a-t-il à apprendre les matières exposées dans ses cours? Hélas, nous ne pouvons pas le supposer encore bien accessible à l'intérêt scientifique, au plaisir de la découverte ou de la redécouverte de la vérité. C'est surtout d'intérêt pratique qu'il s'agit pour lui. Ce sont les avantages à retirer de l'étude pour la carrière à faire; c'est encore le devoir d'état, qui doivent le déterminer à l'acquisition des connaissances. Il vous faut réfléchir ces jours-ci, Messieurs, à votre devoir et à vos intérêts professionnels. Je dois me contenter de vous citer à ce sujet un mot qui m'a frappé dans l'ouvrage d'Achille Mestre que j'ai cité tout à l'heure : « Pour être

un bon étudiant, dit-il, il faut être un honnête homme ». Est-ce un honnête homme, l'étudiant qui, à l'université, emploie l'argent de ses parents contrairement à leurs intentions? Est-ce un honnête homme l'étudiant universitaire qui se prépare à tromper un jour ses clients, en leur laissant croire, sur la production d'un diplôme conquis par hasard, qu'il possède les connaissances que ce diplôme devrait sanctionner, quand, dans le fait, il ne s'est pas donné la peine de les acquérir? Oui, l'intérêt personnel que vous avez à réussir dans notre carrière, se combine avec les intérêts autrement importants de tous ceux qui, un jour, doivent se confier à vous, pour vous décider à l'effort nécessaire pour acquérir et fixer les connaissances qui vous permettront de sauvegarder tous ces intérêts. Je n'ajoute qu'un mot sur ce point, c'est qu'une première acquisition superficielle n'est pas durable; c'est que, puisque dans ce premier travail vous devez acquérir des connaissances à conserver, ce n'est pas de retenir des formules qu'il s'agit, mais de pénétrer à fond l'enseignement en question, d'arriver à tenir cette vérité dans votre tête comme on tient un objet dans ses mains, en vous donnant la joie du travail fini. Il est aisé de comprendre comment c'est là une condition pour que votre intelligence, satisfaite de la nourriture que vous lui avez donnée, le digère et la conserve.

La connaissance, une fois acquise, doit, en effet, être conservée. Pour se souvenir, il faut retenir ce que l'on a appris. Qu'est-ce à dire? Non pas garder ces connaissances actuelles dans l'esprit. La mémoire ne peut pas être conçue comme un conservatoire, un musée de souvenirs. Observez-vous; vivez-vous à l'introspection la plus attentive, vous ne trouverez aucun moment où toutes les connaissances que vous avez acquises, se trouvent présentes toutes ensemble à votre conscience. Et si les connaissances ne demeurent pas actuelles, il en est de même des processus nerveux qu'elles impliquent. Si ceux-ci continuaient à subsister dans le cerveau, la connaissance subsisterait dans la conscience. Tout ce que nous constatons, c'est que nous pouvons rappeler, faire renaître des connaissances qui n'étaient pas demeurées en acte. Ce qui demeure, c'est une disposition qui se conserve comme une habitude, grâce à un substratum organique des voies nerveuses, habitude prête à fonctionner quand se réalisent les conditions de ce fonctionnement. Cette disposition doit s'entretenir, et, comme toute habitude, elle s'entretient par la répétition des actes. La répétition est le moyen capital dans la deuxième fonction de la mémoire, comme l'attention provoquée par l'intérêt dans la première.

Si la force de fixation d'un souvenir dépend de la vivacité et de l'intensité de l'attention primitive, il doit être entendu tout de suite que la conservation de ce souvenir ne peut être garantie que par une attention répétée du même genre, et non pas par une répétition purement machinale. Une lecture mécanique ne peut jamais donner qu'une mémoire mécanique; mais vous n'arriveriez jamais, fussiez-vous un prodige de mémoire mécanique, à entasser dans cette mémoire-là tout ce qu'il vous faut retenir pour l'examen. Ce genre de lecture et de répétition est donc entièrement stérile pour vous dans votre travail universitaire. Vos répétitions doivent être de la même qualité que votre première étude, aussi intelligentes et scientifiques qu'elle. Il y a même une loi de l'acquisition des habitudes, qui exige non seulement la continuité, mais le progrès dans l'effort. Pour augmenter la température d'une eau tiède, inutile d'y ajouter de l'eau tiède, c'est de l'eau plus chaude qu'il faut y verser! Ainsi il faut qu'après chaque répétition vous arriviez à mieux comprendre la matière à retenir. C'est aussi une condition nécessaire pour que ces répétitions ne deviennent pas fastidieuses.

Je viens de rappeler la loi de la continuité des efforts pour assurer l'acquisition de l'habitude. C'est dire, dans notre cas, que les répétitions doivent être fréquentes, au début surtout tant que la disposition fonctionnelle que nous recherchons, n'est pas encore acquise. L'évanouissement du souvenir est en effet beaucoup plus rapide, quand la connaissance n'a passé qu'une fois ou deux devant l'esprit. Plus tard, quand la maturation de la mémoire sera faite, les répétitions plus espacées seront plus efficaces. Enfin, dès que l'exposé des matières dans vos cours le permet, il vous faut toujours préférer la méthode globale de répétition à la méthode fragmentée; en effet, on retient mieux et plus vite un tout en le répétant chaque fois d'affilée, qu'en reprenant une à une ses diverses parties, ce qui rompt les associations naturelles des idées et le mouvement de la pensée.

Au sujet de la répétition au moins, la pédagogie expérimentale confirme les données de l'observation! Car elle aussi, dans ses expé-

(1) *Traité de psychologie*, Paris, 1923, t. I, p. 815.

(2) *Cours de psychologie*, Paris, De Gigord, 6<sup>e</sup> édit., 1929, p. 254-255.

riences sur la mémoire mécanique ou élémentaire, a constaté que l'évanouissement du souvenir, la marche de l'oubli est beaucoup plus rapide au début et devient de plus en plus lent; que les répétitions espacées doivent être moins nombreuses que celles qui se font dans une succession ininterrompue; que les lectures globales sont plus économiques que les lectures partielles.

Une connaissance bien fixée et bien conservée doit enfin, puisque ce n'est pas en acte qu'elle se conserve, pouvoir être rappelée et retrouvée au moment opportun. C'est la troisième fonction de la mémoire, celle que l'étudiant exerce à la table d'examen. Comment rendons-nous de nouveau actuelle dans notre esprit une notion passée en nous à l'état d'habitude? En général, et bien certainement dans le cas qui nous occupe, cette actualisation est déclenchée par l'apparition dans la conscience d'un élément que cette notion implique ou avec lequel elle est associée. Toute image provoquée tend en effet à reproduire l'état complet dont elle a fait partie. Dès lors, la faculté de nous souvenir des choses dépend surtout du nombre des associations dans lesquelles notre esprit les a engagées. L'art de se souvenir est l'art d'associer; et il faut le dire encore, même depuis qu'on ne conçoit plus ces associations comme des engrenages de traces cérébrales. Si l'interrogateur vous demande la date de la mort de Napoléon, ces mots « mort de Napoléon » forment dans votre esprit une association engrenant avec un certain chiffre, avec une année précise : « Napoléon est mort en 1821 ». Mais cette association de simple contiguïté est, à elle seule, assez fragile. Si vous avez appris la date en question en remarquant qu'elle est de neuf ans antérieure à celle de la Révolution belge, ou encore, si en marge de vos notes, vous l'avez écrite en grands chiffres avec celle de la naissance de l'Empereur, vous avez deux chances de plus de retrouver le nombre cherché, grâce à ces deux nouvelles associations, l'une chronologique, l'autre visuelle. Mais les plus puissantes associations sont établies par la connaissance scientifique de l'objet en cause. « Placez un objet dans son casier, dans une série classifiée, écrit James (1). Expliquez-le logiquement par ses causes; déduisez ses effets nécessaires, découvrez la loi naturelle dont il est l'illustration, et vous posséderez ce fait de la meilleure manière... en remplaçant des associations purement contiguës par des associations logiques, d'identité, de similarité, d'analogie. » « L'ordre d'un livre, dit Baudin, est autant un artisan de mémoire qu'un artisan de clarté (2). Il y a plus. Le travail scientifique, comme je vous l'ai dit un jour en vous parlant de l'attention, fait converger toutes les représentations partielles vers une récapitulation, une représentation synthétique où elles se ramassent et se condensent. Cela nous dispense de retenir les détails et les données particulières. Nous n'arriverons pas à attacher mécaniquement dans notre mémoire tout ce que nous avons à retenir, image à image et mot à mot, de façon à ce qu'au rappel, ils puissent nous revenir l'un après l'autre, comme, dans de déroulement d'une chaîne, un anneau est entraîné par le précédent. Il nous faudra reconstituer nous-mêmes les matières au moment du souvenir. Reconstitution facile, si notre esprit a conservé un schéma de l'objet qu'à l'heure du rappel, il puisse développer organiquement et par étapes, en descendant graduellement du plan supérieur, où tout est ramassé dans une représentation unique, à des plans de plus en plus voisins de la perception primitive, où les images se déroulent de nouveau en phrases et en mots. « Le perfectionnement de la mémoire, écrit Bergson, est moins un accroissement de retentivité qu'une plus grande habileté à subdiviser, coordonner et enchâsser les idées. » C'est la dernière règle à ajouter à celles que nous avons données sur la façon d'acquiescer et de conserver ces idées.

Faut-il maintenant résumer en une formule toute notre réponse à la première des deux questions posées au début : « Comment s'obtient une bonne mémoire ? » Puisque la science expérimentale moderne sert mal les universitaires, tournons-nous vers S. Thomas. Le Docteur Angélique se pose précisément la même question dans la cinquième leçon de son *De memoria et reminiscencia* : « Que faire ad bene memorandum vel reminiscendum ? De tout ce qui précède, conclut-il, nous pouvons tirer quatre indications, quatre règles : d'abord, bien ordonner (*in aliquem ordinem reducere*) tout ce que l'on veut retenir; ensuite, y appliquer l'esprit *profunde et intente*; en troisième lieu, en répéter fréquemment la méditation, en tenant toujours compte de l'ordre établi (*ut frequenter meditetur secundum ordinem*); enfin, quand il s'agit actuellement de se souvenir, com-

mencer par évoquer le principe auquel tout a été rattaché (*ut incipiat reminisci a principio*) ».

C'est bien tout ce que nous avons développé : ordre et association des idées, attention dans le travail de fixation, répétitions, rappel logique.

\* \* \*

Après cet exposé, il est à peine besoin de poser encore notre deuxième question : le bourrage, le chauffage, le gavage, le blocus des deux derniers mois de l'année satisfait-il aux conditions requises à la formation d'une bonne mémoire?

Pendant six mois, les matières d'examen se sont accumulées dans toutes les branches du savoir à exiger du candidat. Toute cette masse est à absorber à la fois. Comment pourrait-on pénétrer à fond, comprendre intimement, s'assimiler? Le temps presse! On n'a qu'une préoccupation : retenir, et pour cela répéter sans répit, autant de fois qu'on le pourra, en lisant machinalement son texte de la première à la dernière page. Dans pareille lecture mécanique, tout apparaît sur le même plan. On ne distingue pas principes et déductions, idées essentielles ou dérivées. Tout a la même importance! Il faut imposer tous les détails à la pauvre mémoire! Travail sans intérêt, et par conséquent fourni sans attention!

Travail décourageant, parce qu'il reste toujours également difficile, l'exercice sur une matière ne diminuant pas la difficulté de l'exercice sur les matières suivantes. Par la répétition des faits historiques, on peut améliorer la mémoire historique; mais on ne gagne aucune aisance à se rappeler des données appartenant à d'autres systèmes. La facilité de nous souvenir étant due avant tout à des associations d'idées, elle ne peut se développer que dans le domaine de ces associations. Il n'y a pas ici transfert de l'effet des exercices. L'amélioration de la mémoire générale est impossible.

Travail décourageant aussi, parce que, même sur chacune des matières en particulier, il ne permet pas la maturation des souvenirs et en laisse ainsi la conservation très aléatoire. Ces répétitions se succèdent de trop près. La durée d'un exercice de mémoire, de mémoire machinale surtout, ne peut pas être longue et demande à être suivie d'une période de repos. Toutes conditions inobservées et dont la non-observation fait sentir amèrement la vérité de l'adage : « Ce qui est vite appris, est vite oublié ».

Travail stérile enfin, parce que, sous l'obsession de la répétition, il néglige la grande loi de la préparation du rappel. Pas d'organisation des souvenirs. Pas d'établissement entre eux de nombreux liens associatifs qui les rendent facilement évocables, c'est-à-dire utilisables et maniables. Tout ce que le « chauffage » a pu conserver dans l'esprit, y est à l'état d'amas confus et désordonné. Comment de pareil amas extraire sur le champ l'élément particulier à faire apparaître dans la mémoire?

La conséquence naturelle du blocus exclusif des derniers mois de l'année académique, c'est l'échec à l'examen, et sa conséquence certaine, même en cas de succès à l'examen, c'est la disparition complète de la mémoire, au lendemain de l'examen, de tous ces éléments qui devraient y être conservés toujours à l'état d'habitude pour l'exercice de la profession convoitée.

\* \* \*

D'où il suit que cette méthode de travail ne peut être celle d'un étudiant qui entend être un honnête homme. Vous ne pouvez pas, Messieurs, vous laisser acculer au blocus, en perdant la plus belle partie du temps qui vous est donné à l'Université, et spécialement en vous accordant, à l'occasion de la navette hebdomadaire, une petite vacance chaque semaine. Ce n'est pas le 3 novembre, c'est demain qu'il faut vous mettre à l'œuvre : fréquentation régulière de tous vos cours sans exception, revue immédiate de chacun de ces cours pour vous rendre maîtres de la matière exposée, répétitions régulières de toutes ces matières, revue globale quand l'exposé du maître arrive à un tournant. Faites ainsi et, à la fin de l'année académique qui va commencer, on entendra moins de récriminations des candidats évincés et de leurs parents, et on échangera des propos moins pessimistes dans les couloirs des Facultés.

A m'entendre parler ainsi, n'allez cependant pas conclure, je vous prie, qu'en vieillissant je deviens utilitariste et qu'avec les gens pratiques, je reconnais enfin dans un bon examen de fin d'année le meilleur idéal à proposer à un étudiant universitaire. Non, je ne renie rien de ce que j'ai dit tant de fois de la grandeur,

(1) *Causeries pédagogiques*, Paris, Payot, 5<sup>e</sup> édit., 1921, p. 104.

(2) *Loc. cit.*, p. 254.

de la beauté, des joies du travail scientifique, et c'est toujours à la recherche personnelle de la vérité que nous désirons surtout vous voir vous initier ici, dans les séminaires, les bibliothèques, les laboratoires. Mais, tout en proclamant que cette initiation scientifique est dans une certaine mesure nécessaire à chacun d'entre vous s'il veut entretenir au cours de sa vie ses connaissances professionnelles, il nous faut bien penser que l'air des montagnes ne convient pas à toutes les poitrines. Et puis, même à ceux qui se lancent vers les cimes intellectuelles, il convient de rappeler de temps en temps qu'eux non plus ne peuvent pas, sous peine de rendre leur travail intellectuel moins facile, moins ample et moins fécond, négliger la culture de la mémoire. Toutes les études personnelles auxquelles ils peuvent se livrer sous la conduite de leurs maîtres, ne seront jamais, à mes yeux, une excuse suffisante d'un succès moins brillant à leurs examens.

\* \* \*

Du travail scientifique à Louvain, on peut toujours redire le *ferveur opus* du poète. Un nouveau laboratoire est à peine ouvert qu'il se trouve trop petit et attire l'attention sur son activité. Sous ce rapport, l'année académique qui, finit n'a été inférieure à aucune autre, au témoignage de nos juges officiels.

Dans les concours de 1930, les jurys du Gouvernement ont reconnu dignes d'une bourse de voyage 38 récipiendaires; 24 sont des docteurs de Louvain!

Les « Bourses de voyage du Jubilé » instituées, comme leur nom l'indique, pour la seule année du Centenaire de notre indépendance, ont été conférées à 9 lauréats, dont 7 sont des nôtres : M. Gaston Craen, d'Anvers, docteur en droit; M<sup>lle</sup> Mathilde Vulhopp, d'Anvers, docteur en sciences politiques et sociales; M<sup>lle</sup> Lucie De Keyser, d'Héverlé, docteur en philologie classique; M. l'abbé René Lenaerts, de Bornhem, et M. l'abbé Joseph Theys, de Westerloo, docteurs en philologie germanique; M. le chanoine Emile Valvekens, de l'abbaye d'Averbode, docteur en sciences historiques; M. Robert Gillero, de Neufville, docteur en sciences chimiques.

Au concours ordinaire des Bourses de voyage réservées aux porteurs de diplômes scientifiques, 5 candidats ont été « classés », dont 3 sortent de notre Université : M. l'abbé Etienne Lamotte, de Dinant, docteur en philologie orientale; M. le chanoine Arnold Van Lantschoot, de l'abbaye du Parc, également docteur en philologie orientale, et M. Gaston Eyskens, de Lierre, docteur en sciences commerciales et en sciences politiques et sociales.

Au concours des Bourses de voyage pour porteurs de diplômes légaux, 14 lauréats, sur 24, sont docteurs de Louvain : MM. Robert Liénart, de Vieux-Genappe, et Gaston Craen, d'Anvers, docteurs en droit, classés premiers *ex aequo* avec un ancien étudiant de l'Université de Liège; 6 docteurs en médecine, M. Max Adant, de Stavelot, classé premier *ex aequo* avec un docteur de l'Université de Liège et un docteur de l'Université de Bruxelles; M. André De Wulf, d'Evergem, M<sup>lle</sup> Marie-Antoinette François, de Bruxelles, M. Albert Wuyts, de Folx-les-Caves, M. Georges Debois, de Schaarbeek et M. Joseph Defauw, d'Iseghem, classés quatrième, cinquième, septième, huitième, et neuvième; M<sup>lle</sup> Zoé De Boe, de Beveren (Waes), pharmacien; MM. Stephan Binon, de Wanfercée-Baulet et Franz de Ruyt, d'Uccle, docteurs en philosophie et lettres, classés troisième et quatrième; M. Robert Gillero, de Neufville, docteur en sciences naturelles, classé *ex aequo* avec un docteur de l'Université de Gand; M. Oscar Dutron, de Ghlin, docteur en sciences physiques et mathématiques; M. Jean Laurent, de Farcienne, ingénieur civil des mines et ingénieur géologue, classé premier *ex aequo* avec un ingénieur sorti de l'Université de Bruxelles.

Au concours universitaire pour 1928-1930, M. Edouard Van Laere, d'Anvers, a été classé premier (*ex aequo*) en philologie classique; M. l'abbé Etienne Lamotte, de Dinant, premier (*ex aequo*) en philologie orientale; M. Eudore Bodart, d'Arsimont premier (*ex aequo*) en philologie romaine; M. Jean Laurent, de Farcienne, ingénieur civil des mines, premier en sciences minérales; M. André Simonart, de Louvain, premier (*ex aequo*) en sciences thérapeutiques. Le jury a proposé pour chacun de ces lauréats soit l'octroi d'une bourse de voyage, soit l'impression, aux frais de l'Etat, du mémoire rédigé à domicile (1).

(1) Les renseignements que j'ai pu réunir sur les résultats des concours professionnels, sont, je crois, incomplets.

Au concours pour le recrutement des archivistes du Royaume, en no-

M. Robert Van Roosbroeck, docteur en sciences historiques, a obtenu le prix triennal de la province d'Anvers pour le meilleur ouvrage historique, et M. Robert Gillero le prix Jean Stas de la Classe des sciences de l'Académie de Belgique.

Pour l'exercice qui va s'ouvrir, le Fonds National de la Recherche scientifique, a accordé cinq nouveaux mandats d'aspirant et renouvelé 14 mandats à des jeunes gens ayant terminé leurs études dans notre Université. Les 5 nouveaux élus sont : M. Jean Colle, M. Jean Jadin et M<sup>lle</sup> Marie Gérard, docteurs en médecine, M. Gaston Heim, docteur en sciences chimiques; M. Paul Nicolai, ingénieur agronome.

Aux trois « Associés » du Fonds National que j'ai signalés l'an dernier, un quatrième s'est ajouté, M. Picard, docteur en médecine.

Enfin la Fondation Universitaire a choisi comme *jellows ordinaires*, en leur octroyant une bourse de voyage pour l'année 1931-32 dans les universités américaines, M. Maurice Biot, docteur en sciences physiques et mathématiques et ingénieur civil des mines; M. Nicolas Joassart, de l'Institut des sciences économiques; M. Gentil Reyntjens, ingénieur des constructions civiles, et M. Gérard Baptist, ingénieur agronome. Mais ce dernier devra remettre son voyage à plus tard.

D'autre part, elle a accordé un *advanced fellowship* à M. le professeur Breckpot, et M<sup>lle</sup> Marguerite Lefèvre, docteur en géographie, et à M<sup>lle</sup> Yvonne Pourbaix, docteur en pharmacie.

En terminant la lecture de ce palmarès, je suis bien autorisé sans doute à ne pas cacher la fierté que m'inspirent les résultats de l'ardeur au travail de l'esprit qu'on constate sur tous les points de notre cité universitaire, à vous exhorter, MM. les Etudiants, à vous livrer avec une entière confiance à la direction de ceux qui vous conduisent à de tels succès, à dire enfin aux maîtres qui ont préparé tous ces lauréats, au prix de quelles peines et souvent de quel oubli de leurs propres intérêts, la reconnaissance de l'*Alma Mater*, dernière bénéficiaire de leur zèle.

Vos propres recherches scientifiques, MM. les Professeurs, fourniraient matière à un exposé très intéressant, si j'en crois, par exemple, les rapports publiés dans ces derniers temps à l'occasion de la collation des prix décennaux. Pareil exposé ne rentre pas dans les cadres de ce discours. Cependant je ne résiste pas au plaisir de signaler ici comment la Bibliothèque Vaticane a trouvé parmi nos maîtres un helléniste qui fut aussi un mathématicien, pour la publication dans sa collection de *Studi e Testi*, des Commentaires de Pappus et de Théon d'Alexandrie sur l'*Almageste*, le grand ouvrage de Ptolémée. Le premier tome vient de sortir de presse. Ces auteurs du IV<sup>e</sup> siècle après Notre-Seigneur n'ont pas fait progresser l'astronomie. Mais ils nous aident à comprendre les grands auteurs et nous font connaître des fragments d'œuvres perdues. Et puis ce sont des témoins de la décadence de la science alexandrine. En publiant leurs écrits, M. le professeur Rome multiplie les pièces du procès encore à faire de la chute de la civilisation grecque, et c'est un exemple, entre beaucoup d'autres, du zèle avec lequel la science pure, étrangère à tout soupçon d'utilitarisme, est cultivée à Louvain.

La sublimité de notre idéal scientifique nous a été éloquentement rappelée par le seul événement qui ait brisé la trame ordinaire de notre vie académique en 1930-1931 : l'inauguration, le 7 mai dernier, d'un monument au Cardinal Mercier, à l'Institut supérieur de philosophie. Ce jour-là, tous les orateurs ont insisté (je cite le successeur du Cardinal, Mgr Noël, l'organisateur de cette belle cérémonie) sur l'aspect proprement intellectuel d'une personnalité riche entre toutes, sur cet amour de la vérité, sur ce dévouement « à la science pour elle-même », sur ce désir de large collaboration

venue 1930, se sont présentés trois de nos docteurs qui ont été classés deuxième (M. De Vos), troisième (M. Jodogne) et quatrième (M. A. Schillings).

Au concours pour le recrutement des ingénieurs au service du matériel de la Société Nationale des Chemins de fer, en octobre dernier, se présentaient huit ingénieurs, dont un seul a été admis : M. L. Bouckaert, ingénieur civil des Mines de notre Université.

Après le concours de décembre 1930, deux de nos ingénieurs : MM. A. Linnard de Guertechin et G. Cools, ont été nommés ingénieurs du Corps des mines.

Quatre candidats, sur onze, ont été admis au concours pour le recrutement des ingénieurs du Télégraphe; trois sortent de Louvain : MM. J. Sonkes, classé premier, M. P. Ver Eecke, classé troisième et M. H. Claeys, classé quatrième.

Au dernier concours pour le recrutement des Inspecteurs du travail, quatre ingénieurs ont été admis, dont deux louvanistes : MM. E. Thibaut, classé premier, et J. Van Thielen, classé quatrième.

avec toutes les âmes sincères, qui furent de ses caractères essentiels. Ils nous ont fait voir la merveilleuse ampleur du mouvement de renaissance thomiste, qui, parti de Louvain, s'est étendu aux pays les plus divers. Ils nous ont dit l'estime du monde savant pour une œuvre dont la haute probité scientifique et la largeur de vues a mérité, malgré toutes les divergences d'écoles, les suffrages des meilleurs esprits. Quand vous passez par la rue de Tirlemont, Messieurs les Etudiants, arrêtez-vous devant la grille de l'Institut Saint-Thomas, d'où vous apercevez le monument! Dans la maison présidentielle que vous aurez devant vous, combien de vos devanciers ont reçu l'invitation et l'initiation du Maître! C'est vous aujourd'hui que, du haut du socle où l'on a érigé son buste, le Maître invite à entrer dans la maison qu'il a fondée, pour y achever votre culture générale, y trouver un remède à l'étroitesse de la spécialisation à laquelle vous êtes condamnés, et un couronnement à l'édifice de vos connaissances scientifiques par leur rattachement aux causes suprêmes.

\* \* \*

Dieu en soit loué! L'Institut supérieur de philosophie recrute chaque année, parmi les étudiants de nos diverses Facultés, un bon nombre d'auditeurs pour les leçons des programmes spéciaux dressés à leur intention. Il nous a même fallu, pendant ces vacances, leur aménager une nouvelle salle de cours, et la transformation intérieure du bâtiment nécessaire à cet effet nous a fourni l'occasion de donner au laboratoire de psychologie expérimentale de M. le professeur A. Michotte, un de ceux qui contribuent le plus efficacement à notre réputation internationale, de nouveaux locaux et de nouvelles possibilités d'installations.

Mais, tandis qu'il réalisait toutes ces modifications avec un plein succès et sans nuire aux lignes architecturales de l'Institut, M. l'inspecteur Janssen a dû procéder aussi à la réfection des toits, au remplacement du zinc des corniches et des noues, etc. Le gros entretien de nos bâtiments, de ceux-là surtout qui ont appartenu à l'ancienne université, nous a occasionné dans ces derniers temps des dépenses dont le public ne soupçonne pas l'importance. Encore ne peut-on pas toujours rafistoler! Notre Ecole de pharmacie, un ancien hôtel particulier aménagé il y a un demi-siècle environ pour l'instruction d'une trentaine d'élèves, menace ruine. Chaque tempête qui souffle, en emporte des lambeaux, au grand péril de ses habitants; l'humidité, aidée par un champignon vorace, en ravage tous les meubles; les cent étudiants qui se pressent aujourd'hui entre ces murs branlants, s'y livrent à leurs opérations parfois dangereuses dans des conditions intolérables. Tout cela ne pouvait plus durer! Il y a quelques mois, sur un vaste terrain de la rue Van Evan où nous aurions voulu naguère voir s'élever notre bibliothèque, on a jeté les fondements d'un nouvel Institut. La première pierre m'en a été offerte, le 20 octobre 1922, par M. le Sénateur Beauvuin, au jubilé de M. le professeur Gustave Bruylants, et la seconde, huit mois plus tard, par la section des secours médicaux du Comité national des secours d'alimentation pendant la guerre. Les murs montent rapidement, et tout nous permet d'espérer qu'en octobre prochain, notre Ecole de pharmacie pourra occuper des laboratoires tout modernes dont l'aménagement aura profité de la longue expérience acquise par M. l'inspecteur du matériel dans l'aménagement des laboratoires.

Demain, ce sont les Instituts des Ecoles spéciales, à Héverlé, que nous inaugurerons.

Tous ces nouveaux laboratoires sont d'un type bien déterminé. Laboratoires d'enseignement universitaire et de recherches, ils n'ont été organisés ni comme des laboratoires d'usine qui visent à la fabrication, ni même comme des laboratoires d'écoles industrielles, ou des arts et métiers, où en contact direct avec une partie de la réalité industrielle, on se prépare immédiatement à l'exécution, à une action technique concrètement définie. Puisque l'on veut former des hommes à l'initiative desquels devront être laissés les problèmes industriels à résoudre, il s'agit de poser nettement devant eux ces problèmes. Négligeant donc les conditions réelles de la fabrication où toutes les questions se mêlent, un laboratoire technique universitaire doit se limiter le plus souvent aux opérations particulières à sa spécialité et en présenter des essais typiques, isolés de toute autre opération, pour faire apparaître clairement les principes et les lois propres à chaque matière, dont les futurs ingénieurs auront dans la vie à rechercher de nouvelles applications. Il convient cependant que certains exercices

soient effectués à une échelle semi-industrielle, pour qu'un problème de fabrication puisse être étudié dans tout son ensemble et toute la complexité de ses facteurs, et que l'étudiant aperçoive les nouvelles questions posées par le rapprochement même de ces facteurs.

Les laboratoires de chimie industrielle et de métallurgie ont été, à raison de nombreux points de contact de ces deux branches, réunis dans le bâtiment principal le long de l'avenue Cardinal Mercier.

Grâce au zèle éclairé et agissant de M. le professeur Eugène Mertens, les installations de chimie industrielle sont bien près d'être terminées, et elles répondent parfaitement, je pense, à leur destination. Vous n'en attendez pas de moi la description détaillée. Je signalerai seulement les annexes du service : d'abord le bâtiment des essais industriels, comportant tous les appareils classiques de l'industrie chimique et où se feront notamment des recherches sur la distillation de la houille; puis le laboratoire des hautes pressions où nos élèves-ingénieurs pourront s'initier aux opérations des industries de synthèse qui ont pris en ces dernières années, principalement dans notre pays, une si rapide extension, et où pourront s'effectuer, sans aucun danger pour l'expérimentateur, les recherches qui ne manqueront pas de s'imposer dans ce domaine très spécial (dès à présent, le laboratoire est équipé pour l'étude de la catalyse en phase gazeuse sous deux mille atmosphères); enfin un atelier modèle de fabrication et de rectification d'air liquide, fournissant environ deux litres à l'heure et dont la pièce principale a été acquise grâce au don de la « promotion » de 1904, de nos Ecoles spéciales signalé l'an dernier.

L'installation du département de métallurgie est mois avancée. Cependant le beau groupe de machines pour l'essai des matériaux qu'à l'intervention de M. le professeur Defays nous avons acquis il y a plusieurs années déjà et qui comprend une grande presse de 80 tonnes, a été installé dans des locaux appropriés où elles peuvent être mises en activité sans plus de retard. Dès demain aussi, la section de métallographie, qui dispose d'un grand banc métallographique, et celle d'électrochimie seront ouvertes.

Au second étage du grand bâtiment de l'avenue Cardinal Mercier, se feront les travaux graphiques relatifs aux diverses branches de l'enseignement technique. A l'étage supérieur, M. le professeur Daubresse s'est chargé d'organiser un musée de construction des machines, conçu par lui sur un plan très original pour être à la fois une collection de modèles à l'usage des cours de dessin, un local d'enseignement intuitif et un bureau de documentation pratique.

Derrière l'Institut de chimie et de métallurgie s'élève une longue construction de type industriel, qui est l'Institut de mécanique.

Dans deux grandes salles superposées, de 52 mètres de longueur, a été installé, grâce à la collaboration de nos meilleurs constructeurs, un ensemble vraiment remarquable et très moderne de chaudières, de machines motrices, de pompes, de compresseurs et de ventilateurs. A noter la chaudière à vapeur de 25 atmosphères de pression avec son surchauffeur, son économiseur, son réchauffeur d'air et ses systèmes de tirage forcé par aspiration et par soufflage sous grille; puis la turbine à six étages, tournant à 10,000 tours par minute, construite par les Ateliers de construction de la Meuse, lesquels d'autre part nous ont fait don d'une machine semi-fixe à vapeur surchauffée et à équicourant, de 45 chevaux; un compresseur rotatif, don de la Société suisse de Construction des machines à Winterthur; et enfin le réseau des tuyauteries d'eau et de vapeur reliant les différents appareils à la chaudière, qu'avec le concours bienveillant de nos anciens élèves, MM. les ingénieurs Richard et Thoreau et de leur collègue M. l'ingénieur comte de Lambilly, nous avons pu installer de façon à lui assurer une grande valeur didactique (il est muni en effet des appareils les plus variés de mesure de pression, et on y a réunis les modèles les plus caractéristiques de vannes et de joints employés actuellement pour la haute surchauffe et la haute pression).

En travaillant dans pareil milieu, nos jeunes gens se familiariseront tout naturellement avec le fonctionnement et le maniement des machines modernes. Mais le but de la création du laboratoire est plus élevé. Tout cet ensemble a été agencé pour permettre aux futurs ingénieurs de s'exercer, sous la direction de M. le professeur Coppens, à la pratique de toutes les mesures relatives à la physique industrielle et à la mécanique appliquée, et aussi pour leur assurer un parfait instrument de travail, quand, à faire ces mesures, ils auront pris le désir de se livrer à des recherches personnelles sur ces matières.

Au bout de la salle des machines, du côté de l'ancienne abbaye des Célestins, s'ouvrent les laboratoires des machines-outils. Ces machines ne tendent plus seulement aujourd'hui à soulager l'ouvrier dans son travail manuel, devenues le principal moyen moderne de fabrication, elles ont leur place marquée dans la formation de l'ingénieur mécanicien. Sous la direction de M. l'ingénieur Oscar Peters, chargé de cours, nos étudiants feront, dans un premier laboratoire, l'étude du travail des machines-outils et des lois qui régissent la taille des métaux, et, dans un autre, celle des méthodes de mesure et de contrôle des pièces mécanisées.

Enfin l'Institut de Mécanique contient une section d'électricité. C'est là que se donneront, sous la direction de M. l'ingénieur Edgar Gillon, chargé de cours, les exercices pratiques relatifs au cours général d'électricité, les installations de la rue des Flamands étant dorénavant réservées aux ingénieurs électriciens. L'équipement du nouveau laboratoire permettra d'y effectuer toutes les expériences fondamentales illustrant la théorie de l'électricité, ainsi que les essais des principales machines électriques. La sous-station à 6,000 volts et le tableau général de distribution pour l'alimentation de l'ensemble des installations d'Héverlé tirent une valeur didactique spéciale du fait de leur réalisation suivant les procédés industriels.

Notre Institut de Géologie et de Minéralogie restant dans ses anciens locaux, nous avons réservé le château à l'enseignement de la topographie, de l'exploitation des mines et des chemins de fer, du génie civil et de l'architecture. Il nous reste à y organiser des laboratoires d'essai des matériaux de construction pierreux et ligneux et des musées de génie civil et d'architecture industrielle.

Voilà donc enfin réalisé, Messieurs, un projet poursuivi, sous diverses formes, à l'instigation de l'Union des ingénieurs de Louvain, depuis la première année de mon rectorat! Vos devanciers, Messieurs les candidats-ingénieurs, vous ont assuré des moyens de formation bien supérieurs à ceux dont eux-mêmes ont disposé. Je forme en ce moment un double vœu : le premier, que, plus favorisés qu'eux dans votre éducation scientifique, vous vous prépariez au moins à leur succéder dignement dans la carrière; le second, qu'au cours de votre formation, vous ayez la conscience bien nette de tout ce qu'il en a coûté à d'autres de vous la rendre possible. Je vous confie ces installations; elles ne fonctionneraient pas longtemps, si vous n'en aviez pas le soin qu'on prend d'un bien propre. Enfin, si, en entrant dans votre nouvelle maison, vous vous trouvez exposés, pendant quelques mois, aux inconvénients qu'entraînent toujours un changement de domicile et l'occupation d'une nouvelle demeure, supportez ces inconvénients de bonne grâce, les considérant comme un moyen de plus pour votre formation professionnelle, puisque la vie de l'ingénieur est plus que toute autre une lutte constante contre la difficulté.

La nécessité inéluctable pour l'*Alma Mater* de renouveler et d'augmenter sans cesse son équipement, si elle veut rendre possible à ses membres le travail scientifique et garder sa place parmi les établissements d'enseignement supérieur du pays, ne permet jamais à ceux qui ont charge d'y pourvoir, de dormir sans inquiétude; la crise est chronique! Mais il faut nous souvenir que Notre-Seigneur, dans son Evangile, ne nous promet jamais que le pain du jour courant, en nous laissant l'inquiétude du lendemain ou du moins la nécessité d'un nouveau recours au Père qui est dans les Cieux. Telle semble être aussi la Providence divine à l'égard de l'Université. C'est au jour le jour qu'Elle pourvoit à nos besoins, sans nous assurer jamais le lendemain dès la veille. Au cours de l'année qui finit, Elle s'est servie pour nous aider, de deux instruments : de M. le baron de Becker-Remy qui, ayant amplement mérité de son vivant le titre de Haut Protecteur de l'*Alma Mater*, lui a encore laissé en mourant une somme d'un million pour l'érection de son Institut de pédiatrie, et notre collègue M. le baron Béthune, dont la magnifique bibliothèque de philologie romane est venue enrichir les collections de notre dépôt académique.

\* \* \*

Est-ce l'effet d'une prudence rendue nécessaire par la modicité de nos ressources, ou une conséquence de l'absorption de notre attention par l'application de la nouvelle loi sur l'enseignement supérieur? Je n'ai, cette année, à vous annoncer aucun développement de nos programmes, si ce n'est la création à notre Ecole de commerce d'un cours de deux heures par semaine pendant un semestre sur les questions spéciales de vente et de publicité.

Ce cours a été confié à M. Francis Elvinger, de Luxembourg, docteur en sciences commerciales et licencié en sciences politiques et sociales de notre Université, nommé professeur à l'Ecole de commerce en même temps que M. E. Dereume qui y enseignait déjà, à titre de suppléant, les comptabilités spéciales.

Et j'aurai terminé ce rapport, quand je vous aurai dit les changements survenus dans notre corps professoral et les nouvelles attributions de plusieurs de ses membres.

La mort a respecté nos rangs; cette année; mais elle a frappé un de nos professeurs émérites : M. Alphonse Proost, de la première génération des maîtres de notre Institut agronomique, Institut auquel il garda toute sa vie un fervent dévouement et qu'il honora par les initiatives de sa longue et féconde carrière comme directeur général au ministère de l'Agriculture, — et deux de nos professeurs honoraires : M. Joseph Piéraerts qui, après avoir enseigné ici la chimie agricole, fut chargé d'organiser le service chimique du ministère des Colonies au Musée de Tervueren, et Mgr Maurice-Marie de Baets, vicaire général de S. Exc. Mgr l'évêque de Gand et président du Grand Séminaire de cette ville, ancien président du Collège Juste-Lipse, auquel il ajouta l'aile qui longe la Dyle, ancien professeur de métaphysique et de théologie dogmatique très estimé et très goûté de ses étudiants pour la ferveur communicative et l'originalité de son exposé.

Il y a un quart de siècle que les exigences de l'administration du diocèse de Gand nous avaient enlevé Mgr de Baets. Les mêmes exigences nous ont été également fatales, il y a neuf mois, en faisant passer à la cure de l'église cathédrale de Saint-Bavon notre vice-recteur, Mgr Beyls. Pendant douze ans, il nous a prêté, dans les durs labeurs de la restauration de l'Université, le concours de toutes les qualités de son esprit et de son cœur, de sa bonté, de sa loyauté, de sa prudence, de son bon sens, et tels sont les liens qui l'unissent à nous que tous les succès qui l'attendent sur un autre théâtre, s'inscriront d'eux-mêmes à notre livre d'honneur. NN. SS. les Evêques ont donné comme successeur à Mgr Beyls, M. le chanoine Cruysberghs. Ne vous donne-t-il pas l'impression d'un anachronisme, en vous rappelant qu'il vient d'arriver parmi nous? Précédemment aumônier de la Grande Guerre, brillant élève de notre Faculté de théologie, formateur des âmes sacerdotales en sa qualité de professeur au Grand Séminaire de Malines, directeur des œuvres d'action catholique parmi la jeunesse flamande, il s'est trouvé au moment venu adéquatement préparé au rôle que la Providence lui réservait parmi nous. Dans son zèle apostolique, MM. les Etudiants, il ne rêve que de vous conduire paternellement, à travers les écueils de la vie universitaire, jusqu'au port d'où vous devrez vous élancer aux grands combats pour Dieu, pour son Christ et pour vos frères. Livre-vous, continuez à vous livrer à sa conduite avec la même confiance qu'il a obtenue de tous ceux parmi lesquels il est passé!

Il y avait à nos Ecoles spéciales un professeur qu'embrase aussi le zèle apostolique et qui rêve de rechristianiser tout le monde du travail par la compétence d'ouvriers d'élite placés aux divers paliers de l'échelle sociale. Je regrette vivement de devoir annoncer ici que le M. professeur Defays nous a demandé de le décharger de ses leçons. Notre collègue n'a jamais pu venir passer à Louvain que deux journées par semaine pour son enseignement; or, en ces derniers temps, ses besoins extra-universitaires se sont encore accrues, au moment où l'organisation et la direction du département de métallurgie à Héverlé exigeraient de lui une présence habituelle. M. l'ingénieur R. de Strycker qui, en octobre dernier, a déjà repris une partie des cours de M. Defays, assurera toute sa succession. Mais au moment de la séparation, je tiens à dire au maître qui s'en va, combien nous désirons le revoir souvent dans le milieu de nos Ecoles spéciales pour communiquer à nos futurs ingénieurs les leçons de son expérience et la flamme de ses ardeurs sociales.

L'octroi du titre de professeur à MM. Marc de Hemptinne et Lousse, chargés de cours depuis deux ans, et de celui de second secrétaire de l'Université à M. le chevalier Louis Schaeften, ne fait que reconnaître des mérites bien acquis, sans modifier notre personnel académique.

Mais le doublement linguistique de nos leçons a rendu nécessaire la nomination de plusieurs titulaires et de nouvelles attributions de cours.

Pour l'enseignement en néerlandais du Droit romain, nous avons fait appel au titulaire de cette branche à l'Université catholique de Nimègue, où ce cours ne comporte qu'un petit nombre d'heures



de leçons. Un lien de plus sera ainsi établi entre nos deux institutions sœurs. Disciple de Naber, le grand romaniste d'Utrecht, M. Bernard Hermesdorf s'est montré digne de son maître dans de nombreux articles publiés dans les revues hollandaises. Nous avons l'assurance qu'à son tour il fera bientôt école parmi nos étudiants flamands.

C'est à un magistrat réputé pour sa compétence et son intégrité, à celui qui dirige depuis dix ans l'unique revue juridique flamande existant jusqu'ici dans le pays, le *Rechtskundig Tijdschrift*, à l'auteur de publications sur la procédure civile très estimées même par des adversaires politiques, qu'a été confié l'enseignement en flamand de la première partie du Droit civil. M. Louis Van Bauwel entend se consacrer de toute son âme à sa vocation professorale, et il y fera honneur!

Avec ces deux nouveaux professeurs, un jeune chargé de cours, déjà brillamment qualifié, a été attaché à la Faculté de droit. M. Gaston Eyskens, docteur en sciences commerciales et en sciences économiques de notre Université, *master of science* de l'Université Columbia, lauréat du concours des bourses de voyage, auteur de deux dissertations qui ont fixé l'attention des économistes, remplace dans l'enseignement néerlandais de l'économie politique, M. le professeur Van Goethem, qui, en se chargeant de donner une partie des leçons de M. le professeur Van Dievoet pendant les fonctions ministérielles de celui-ci, se prépare lui-même à faire plus tard ces mêmes cours en flamand.

M. Eyskens enseignera aussi en flamand, à l'École de commerce, l'économie commerciale et l'outillage économique (maritime et terrestre).

D'autres leçons ont été doublées à l'École de commerce : Les produits industriels belges et les marchandises d'importation et d'exportation (G. Polspoel); L'introduction au cours de produits industriels commerciables (J. Van Buggenhout); L'économie géographique (G. Polspoel); Les notions de philosophie (P. de Strycker); Les opérations commerciales et la comptabilité générale. Ces deux derniers cours ont été confiés à M. Jules Cardijn, licencié du degré supérieur en sciences commerciales et financières de notre École, que ses fonctions au Boerenbond ont tout spécialement préparé à cette mission.

À la Faculté de Médecine, deux cours d'importance capitale vont être donnés en flamand : la pathologie et la thérapeutique chirurgicales, générales et spéciales (R. Appelmans), la pathologie et la thérapeutique spéciales des maladies internes (F. Van Goidsenhoven). Il en est de même du cours d'histologie générale et spéciale (P. Brusselmans).

La flamandisation des deux années des diverses candidatures en philosophie et lettres est dès maintenant moralement terminée. M. l'abbé Paul Sobry, le brillant professeur de rhétorique du séminaire de Roulers, a été nommé chargé de cours pour enseigner en néerlandais l'Introduction à l'histoire des principales littératures modernes. Et toute une série de leçons seront faites désormais dans nos deux langues nationales par leurs titulaires actuels : Encyclopédie de l'histoire ancienne (J. Sencie) et de l'histoire moderne (E. Van Cauwenbergh); bibliographie générale (E. Van Cauwenbergh); exercices sur des questions d'histoire ancienne (J. Sencie) et d'histoire moderne (A. De Meyer); notions d'histoire de la littérature grecque (A. Carnoy) et de la littérature latine (J. Cochez). Il faut y ajouter, au doctorat en histoire, les leçons de la critique historique et application à une période de l'histoire ancienne (J. Sencie) et de l'histoire moderne (A. De Meyer).

Enfin, aux Ecoles spéciales, sont flamandisés les cours de compléments de chimie industrielle (E. Mertens) et des applications industrielles de l'électricité, 1<sup>re</sup> partie (E. Gillon), ainsi que tous les cours théoriques et pratiques relatifs à la description et à la construction des machines qui ne l'étaient pas jusqu'ici. Il n'est de même des cours pratiques se donnant aux laboratoires de chimie analytique (L. Michiels) et de mécanique et de physique industrielle (A. Coppens).

Pour compléter notre enseignement flamand sur les machines on a commencé l'an dernier par M. l'ingénieur O. Peters, nous avons fait appel à M. Richard Van Cauteren, ingénieur civil des mines et candidat en sciences physiques et mathématiques de notre université, qui a été nommé chargé de cours. Après avoir étudié pendant un an la mécanique à Delft, à Zurich et à Paris, M. Van Cauteren a passé une année dans les principaux ateliers belges de construction des machines. De partout, nous sont parvenus des témoignages très flatteurs sur son travail, et les rapports que lui-

même nous a adressés, nous sont la meilleure preuve de la conception élevée et exacte qu'il a de son rôle.

Ce sont de bons ouvriers, je pense, qui viennent d'être attachés à la grande œuvre du doublement linguistique de notre enseignement. Pour accélérer l'achèvement de cette œuvre, NN. SS. les Evêques ont jugé opportun de constituer une commission consultative comprenant, outre M. le Vice-Recteur, un représentant de chacune de nos facultés et écoles : M. Van Dievoet, Van Goidsenhoven, Sencie, Verriest, Pierre De Smet, Van Buggenhout et Eyskens. Elle a pour mission de nous éclairer de ses lumières sur le travail qui reste à faire, l'ordre où il doit s'exécuter, les moyens à prendre pour sa réalisation. Cette réalisation, notre Conseil d'Administration veut qu'elle soit complète aussitôt que possible. Certes, il se rend un compte exact de la distance qui le sépare encore du terme, des difficultés de toute sorte à vaincre sur la route, du nombre de millions à ajouter à son budget annuel pour achever l'entreprise. Mais il s'agit du bien du pays flamand et du salut de la Patrie belge. Dieu, qui ne nous a jamais abandonnés dans les conjonctures les plus angoissantes, ne nous refusera pas son secours tout-puissant dans cette cause nécessaire.

\* \* \*

Du rapport que je viens de vous présenter, on peut sans doute conclure, Messieurs, que notre activité durant l'exercice dernier n'a pas été inférieure à celle des exercices précédents, et l'impression qui se dégage de ce tableau, ne doit guère différer de celle que donnait notre Université à un de ses hôtes les plus distingués aux fêtes de l'inauguration de notre Bibliothèque. Laissez-moi remplacer par une citation qui exprime ce que nos confrères étrangers pensent de nous, tout ce qu'il aurait convenu de vous dire encore de nos relations avec le monde international des universités en 1930-1931(1), et trouver dans cette citation la conclusion de ce discours.

Donc, le 4 juillet 1928, M. Frank Pierrepont Graves, président de l'Université de l'Etat de New-York et State Commissioner of Education dans cet Etat, représentait ici plusieurs institutions des Etats-Unis. Au compte rendu de la cérémonie qu'il vient de publier dans un volume d'*Addresses and Papers*, il ajoute une notice historique très documentée sur notre Université et sa bibliothèque, et c'est dans cette notice que se lisent les phrases que je veux vous citer : « Depuis 1835, dit l'auteur, l'institution s'est remarquablement développée dans tous les domaines de la science. Elle s'est adonnée à la recherche avec la plus grande largeur de vues et la plus complète liberté. C'est une vivante réfutation de l'opinion qu'une université ecclésiastique ne peut pas participer à la vie moderne ». Sous la plume d'un protestant si bien en vue, cette constatation sur le parfait accord chez nous de la foi et de la science ne prend-elle pas une signification toute particulière, et

(1) Nous avons reçu, comme professeurs d'échange du Gouvernement français en 1930-1931, MM. Latarjet, de la Faculté de Médecine de Lyon, G. Renard, de la Faculté de Droit de Nancy, et le R. P. D'homme, directeur de l'École archéologique française de Jérusalem; — comme professeur d'échange du Grand-Duché de Luxembourg, M. l'abbé N. Goetzinger, professeur au gymnase d'Echternach; — comme professeur d'échange de la C. R. B., M. Redfield, de la Faculté de Médecine de l'Université de Harvard; — comme professeurs du Comité des Amis français de l'Université de Louvain, trois professeurs de l'Université de Paris, MM. L. Constans, de la Faculté des Lettres, J. Barthélemy, de la Faculté de Droit, et C. Fabry, de la Faculté des Sciences. Bien d'autres savants étrangers ont répondu à l'invitation de l'un ou l'autre de nos organismes, tels M. de Souza, ministre du Portugal à Lisbonne, M. V. Henri, professeur à l'Université de Zurich, M. H. Gouhier, professeur à l'Université de Lille, le R. P. Delos, professeur aux Facultés catholiques de Lille, Mgr G. Lacombe, professeur à l'Université catholique de Washington, etc.

Trois de nos maîtres sont allés, en 1930-1931, faire des leçons comme professeurs d'échange du Gouvernement belge dans les universités françaises : M. De Wulf à Grenoble, M. le vicomte C. Terlingen à Toulouse, et M. Mund à Paris. Deux autres ont été désignés au même titre dans les universités hollandaises : M. le baron de la Vallée Poussin à Utrecht, et M. le chanoine De Smedt à Leyde.

Notre Université a été représentée, en novembre 1930, à l'inauguration des locaux de l'American Academy of Arts and Letters de New-York par M. le professeur De Wulf, et aux fêtes du quatrième centenaire de Marguerite d'Autriche à Bourg en Bresse par M. le vicomte Terlingen; — en juin 1931, au cinquantenaire de l'École des Hautes Études commerciales de Paris, par M. le professeur J. Lebrun, et au quatrième centenaire du Collège de France, par M. le baron de la Vallée Poussin; — en septembre dernier, à Londres, au centenaire de la découverte, par Michel Faraday, de l'induction électromagnétique par M. le professeur G. Gillon, et au centenaire de la British Association for the advancement of Science, par M. le professeur G. Lemaitre.

n'est-elle pas de nature à encourager au travail vos âmes chrétiennes?

Certes, Messieurs, vous ne pouvez avoir, dans ce travail même, qu'un objectif, la conquête de la vérité, qu'il s'agisse de la vérité à trouver par la recherche scientifique, ou de la science déjà faite à vous assimiler. Mais l'effort à développer, l'attention à concentrer pour opérer cette conquête doivent souvent être déclanchés par la considération de fins extrinsèques. Au moment de vous remettre à l'œuvre, il convient de laisser la méditation de ces fins, de celle à déduire des paroles de M. Graves et de toutes les autres, agir sur votre âme. En ce premier jour d'un nouvel exercice où vous avez à décider, Messieurs les Etudiants, si, pendant une année de plus, vous allez gaspiller votre temps ou le consacrer tout entier à votre formation qui en exige toutes les parcelles, voyez bien, je vous prie, à l'autre terme de l'exercice, le tapis vert et tous les aléas auxquels vous exposerait un travail commencé trop tard et poursuivi dans les conditions affolantes du blocus, mais de plus, derrière le jury d'examen, vos familles dont peut-être les sueurs ou les privations vous permettent de vivre ici; l'armée de vos futurs clients dont il vous faut craindre que les conséquences de votre dissipation ou de votre paresse à l'Université ne compromettent un jour la vie ou les intérêts les plus graves; la société et la Patrie qui, dans ces temps catastrophiques, appellent, pour diriger les foules, des têtes bien pleines et bien faites et des âmes d'acier; le Christ enfin qui étend ses bras crucifiés pour vous supplier de vous rendre capables de cette action catholique intellectuelle sans laquelle il ne pourra pas reconquérir le monde!

MESSIEURS LES PROFESSEURS,  
MESSIEURS LES ETUDIANTS,

Au nom de Nos Seigneurs les Evêques de Belgique, sous les auspices de la *Sedes Sapientiae* à la garde de laquelle je vous confie, je déclare ouverte l'année académique 1931-1932.

† PAUL LADEUZE,  
Evêque de Tiberiade  
Recteur magnifique de l'Université.

## L'Homme et l'Arbre

Vous savez qui était Socrate, Dolly, vous me l'avez dit vous-même excellentement : « Un type paresseux, qui n'a jamais publié de livres, qui a toujours agi à sa tête et qui est mort content ». C'est tout à fait cela, mais je vous conseillerais de changer un peu les termes, si l'on vous demande un portrait de Socrate à votre examen de philosophie.

Et si l'on vous demande pourquoi Socrate dit à Phèdre que ce sont les hommes des villes, et non les arbres de la campagne, qui lui apprennent quelque chose, vous ne répondrez pas qu'il avait tort de prendre trop peu de vacances, — car le professeur s'offusquerait de vous entendre donner des torts à un philosophe, — vous direz seulement que les Anciens, qui métamorphosaient si facilement des hommes en arbres, remarquèrent moins que les Modernes les conformités de l'arbre et de l'homme.

Et vous pourriez développer ce lieu-commun, de la manière, à peu près, que voici.

L'arbre a un tronc, un cœur, une tête. Que le mot branche vienne du celtique ou du latin, il signifie bras. Les formes de l'arbre s'ordonnent suivant une harmonie qui fait mieux que satisfaire notre sens esthétique, elle nous suggère l'obscur concept d'une personnalité. Nous disons qu'un tel est fait de tel bois, — le bois, matière si vivante qu'elle est la seule dont on dise qu'elle est morte. Comme nous, l'arbre tombe malade et meurt. L'arbre respire, et, à travers ses fibres circule, comme un sang, le suc mystérieux qui nourrit sans relâche la puissance des rameaux et la grâce des frondaisons.

Comme nous, l'arbre lutte pour sa vie. Souvenez-vous de votre émotion devant certaines silhouettes rabougries, battues des vents, évoquant tragiquement d'humaines destinées. Mais l'animal peut fuir, chercher le salut ailleurs, et l'eau, et la clarté. Il crie pour se donner courage ou pour soulager sa peine. Le destin a fixé l'arbre, me disait ce grand observateur de la nature, qu'est mon ami le docteur Johannes, il combat, silencieux comme le dieux antiques, sans bouger d'une ligne. Rappelez-vous, Dolly, ce vieux hêtre du Beuvray qui nous a donné asile dans son tronc béant, un jour de mauvaise pluie : nous nous sommes réfugiés au creux de sa blessure...

Avez-vous réfléchi à la place que tient l'arbre dans notre existence humaine? Depuis le berceau où nous vagissons, jusqu'aux quatre planches de notre cerceuil, comment ferions-nous, sans l'arbre, pour naître, vivre et mourir? Il nous fournit la carène du navire et la charpente de la maison, le porte-plume et le manche de cognée. Combien de fois ne sert-il pas d'intermédiaire protecteur entre notre main trop tendre et le rude métal de l'outil? Il nous nourrit, il nous chauffe, il nous meuble. Il a vêtu la nudité de nos premiers parents. Le règne végétal continue de vêtir la nôtre, et, devant ces beaux foyards d'où nous tirons tant de sabots nous serions ingrats de ne pas reconnaître que l'arbre nous chauffe.

Il domine l'histoire de l'humanité. Est-ce du terrible Arbre de la Science que nous tirons encore la pâte à papier de nos livres? Et qui donc ignore le rôle qu'a joué, dans notre développement spirituel, ce saint arbre de la Croix que chantent les hymnes chrétiennes?

L'arbre est l'ornement de nos villes et le cadre indispensable de toute habitation campagnarde. Le souvenir aimable que nous laissent certains paysages urbains tient aux feuillages qui adoucissent la rigidité des monuments.

La ville de Pologne que j'aime le plus, c'est Lwow, à cause de ses jardins. Que serait Paris sans ses parcs, et Berlin sans le Tiergarten? Enlevez les tilleuls autour du Béguinage de Bruges et de Minnewater!... La ruine de l'arbre est plus navrante que celle de l'édifice, ouvrage de nos mains : on ne peut ni le relever, ni le copier.

L'arbre a servi d'autel à nos ancêtres; il sert encore de mausolée à nos morts. L'ancienne Grèce associait son culte à celui de ses héros. J'entends dire que l'Italie moderne a consacré de grandes avenues aux victimes de la dernière guerre. Et ici, chez nous récemment, nous consacrons un hêtre du Mont Beuvray à l'histoire d'un homme de grand mérite, mainteneur de nos traditions locales, Charles Brunot. Nous avons choisi le plus vieux et le plus beau de la hétraie. Hanté du geai et de l'écureuil, il abrite sous son écorce un génie à la fois sagace et facétieux; ses branches tortueuses sont des serpents d'airains, forgés par l'ouragan; à des siècles sur la tête, et les bestioles d'un jour trottaient familièrement au long de sa ramure; il tend son front chenu au baisers de l'aurore, tandis que les griffes de ses racines plongent dans le royaume des ombres : toute sa carrure respire sagesse, bonté et force.

Cela ne valait-il pas mieux qu'une stèle ou un buste, à notre époque si prodigue d'effigies incohérentes et qui oublie trop qu la statuaire doit être coordonnée à des ensembles architecturaux? L'homme défunt est entré ainsi dans le chœur majestueux de la forêt ancestrale, dans l'ensemble auguste et débonnaire de ses colonnes où grimpe la mousse et de ses voûtes aux verdure frissonnantes. Au lieu de la pierre inanimée, nous lui avons donné l'arbre vivant.

Les arbres vivent comme nous en société : si les villes sont forêt d'hommes, les forêts sont cités d'arbres, cités qui eurent leur histoire. Il en est de légendaires, ô Brocéliande! Et il en est de célèbres, qui valent leur réputation, comme ce désert boisé de Fontainebleau, où j'aurais bien voulu être avec vous, Dolly.

quand je m'y promenais, le mois dernier, parmi ces chaos arides de blocs de grès, aux formes apocalyptiques, écroulés au travers des bouleaux et des pins, et qui vous font contempler, comme nulle part, la vénérable antiquité du monde.

Forêts enchantées, patries des merveilleux folklores, des sylvains et des dryades, des ogres, des lutins et des fées, qui peuplent les vieilles mythologies, les fables médiévales et les récits populaires; forêts mystiques et musicales, inspiratrices de prière et de poésie, modèles de saintes architectures; forêts, conductrices des échanges entre le ciel et la terre, — elles font la beauté, la santé, la sécurité d'un pays.

Les savants démontrent que l'équilibre harmonieux de la géographie de la France tient à l'heureuse répartition des terres arables et des zones boisées. La forêt contribue donc à l'équilibre de notre âme. De nos jours, au milieu de ces civilisations factices qui se détruisent en se perfectionnant, quel repos et quel refuge elle nous offre! Que de citadins, prisonniers de la ville étouffante, soupirent comme la Phèdre de Racine : « Dieu, que ne suis-je assis à l'ombre!... » Que de boutiquiers ne voyons-nous pas, me disait Gaston Roupnel, désertier la manille du café, pour aller battre les halliers, et non point tant afin de tuer des lapins, que pour prendre communication du statut originel.

Je ne sais si notre race humaine a vu le jour dans un jardin plutôt que dans une forêt. Ne doutez pas, Dolly, que ce ne fût sous des arbres. L'arbre est le symbole immémorial du bonheur. Nous avons fait le mot paradis du mot grec « *paradeisos* » qui signifie parc de plaisance. Je vous souhaite, comme il convient pour terminer, le bonheur et le paradis.

PAUL CAZIN.

## Le statut fédéral des nationalistes flamands

Depuis plusieurs mois, les députés nationalistes flamands ont déposé sur le bureau de la Chambre une « proposition de revision de la Constitution belge » (1).

A en juger par l'effet produit, la date de ce dépôt ne sera guère retenue par l'histoire. En effet, peu de propositions de loi d'envergure furent si peu commentées, même dans la presse de leurs auteurs.

Il importe cependant que l'opinion publique connaisse cette proposition.

L'idée du fédéralisme — ou plutôt un sentiment pro-fédéraliste — semble gagner du terrain en Belgique.

N'avons-nous pas vu le Conseil provincial du Limbourg voter, l'été dernier, par 41 voix contre 9 et 3 abstentions, un ordre du jour disant :

« Le Conseil provincial du Limbourg, rejetant toute séparation politique, exige la solution immédiate et complète de la question flamande, au moyen d'une législation garantie par de sévères sanctions et à défaut de celle-ci par un système fédéral. »

La députation permanente se rallia à cet ordre du jour (2). Les journaux annoncent d'autre part qu'un groupe de parlementaires wallons, parmi lesquels on cite MM. Hubin, Mathieu, Van Belle, Jennissen, etc., se propose de déposer une proposition tendant à réorganiser la Belgique sur une base fédérale.

Enfin, une autre nouvelle toute fraîche nous est apportée par les journaux frontistes : « Le Conseil de Flandre — organisme occulte, constitué l'été dernier et qui voudrait prendre en mains

la direction générale du mouvement nationaliste — a déclaré dans sa réunion du 11 octobre, tenue à Gand, que le principe fondamental de la politique nationaliste doit être le droit pour la Flandre de se séparer totalement de la Wallonie. De ce point de vue il n'approuve le dépôt de la proposition de revision constitutionnelle qu'en tant qu'il fut fait pour attirer l'attention sur la faillite de la législation linguistique et pour affirmer à l'égard des flamings non-nationalistes le droit de la Flandre à l'autonomie politique » (1).

\* \* \*

Examinons donc d'abord en quoi consiste la proposition frontiste.

Les peuples flamand et wallon deviennent deux peuples séparés. Les Etats de Flandre et de Wallonie constituent ensemble l'Union de Flandre et de Wallonie.

La frontière territoriale est la frontière linguistique.

Les deux Etats se trouvent sous l'égide d'un seul monarque, le roi Albert.

Les libertés constitutionnelles actuelles des citoyens sont maintenues.

Les organes de l'Etat sont les mêmes que dans la Belgique actuelle; les ministres sont nommés par le Roi; le système parlementaire et les lois électorales en vigueur sont maintenus. De même les institutions provinciales et communales.

La ville de Bruxelles est la capitale de l'Etat de Flandre et le siège du gouvernement.

La capitale de la Wallonie est à choisir par les Wallons.

Le Parlement de Flandre et le Parlement de Wallonie ont avec les gouvernements de leurs Etats respectifs, l'entière responsabilité du pouvoir, sauf pour ce qui est expressément réservé à l'Union.

L'Union de Flandre et de Wallonie représente la Flandre et la Wallonie vis-à-vis de l'étranger dans toutes les affaires qui sont communes.

L'Union n'entretient pas d'armée particulière, mais elle met sa confiance dans la sécurité garantie par la Société des Nations et les traités de Locarno.

Pour maintenir l'ordre intérieur, il y a une garde nationale. La Flandre et la Wallonie forment une union douanière. Le commerce et le transport entre les Etats de l'Union sont libres.

Une loi fédérale pourra régler en commun tout ce qui concerne la poste, le télégraphe, le téléphone et la radiophonie.

En ce qui concerne les transports, les services sont scindés d'après les Etats, avec une administration paritaire flamande-wallonne.

Le patrimoine national et la dette publique du Royaume sont repris par l'Union de Flandre et de Wallonie. Leur répartition entre les deux Etats fédéraux est réglée par la loi fédérale, d'après un système de cotation.

L'Union reprendra le Congo, mais celui-ci sera partagé en un domaine administratif flamand et un domaine administratif wallon.

Comment l'Union est-elle gouvernée?

Par le Roi et l'assemblée fédérale.

Cette dernière se compose de deux délégations, chacune de vingt et un membres, appartenant à la représentation nationale.

Cette assemblée fédérale délibère sur les intérêts communs de l'Union relatifs à la politique étrangère, le régime douanier, les transports, la Colonie et les finances communes, ainsi que sur les intérêts opposés des Etats fédéraux soumis à l'assemblée fédérale afin de les concilier.

Toute résolution de l'assemblée fédérale, repoussée par les deux tiers des membres de l'une des deux délégations, sera sans le moindre effet.

Il y a aussi un gouvernement fédéral. Il se compose d'un nombre égal de membres flamands et wallons, nommés par le Roi et portant le titre de ministre de l'Union.

Le chef du gouvernement fédéral sera à tour de rôle un Flamand et un Wallon.

Il y aura cinq départements ministériels : Affaires étrangères, Douanes, Transports, Finances communes, Colonies.

Pour chacun de ces départements il y a un secrétaire général flamand et un secrétaire général wallon.

(1) Séance du 23 avril 1931. Document n° 177.

(2) M. le gouverneur Verwilghen interjeta appel contre ce vote qui fut annulé par A. R.

(1) De Schelde, 3 octobre 1931.

L'Union possède une Cour de cassation composée de deux Chambres : une pour la Flandre, l'autre pour la Wallonie.

\* \* \*

Il est difficile de démêler les impressions diverses que donne la lecture de cette proposition, à la fois hardie et timide, conservatrice et révolutionnaire, savante et naïve.

C'est qu'elle est le fruit d'un compromis réalisé combien péniblement et après combien d'années d'efforts, entre les nationalistes de toutes nuances et de tout tempérament.

Ceci explique l'impression que l'on ressent tout d'abord : celle de l'absence totale d'inspiration dans ce jactum.

Dans un article du *Schelde* du 26 mars 1931, M. Vos, l'auteur principal de la proposition, se flatte à l'idée qu'elle est susceptible de rallier les nationalistes de toute tendance. Il espère que, grâce à la forme concrète donnée ainsi à l'idéal nationaliste, le bon sens réaliste de la majorité se détournera désormais du culte des vains mots. Il se vante du caractère prudent de sa réforme, qui fera taire le reproche que les nationalistes veulent rompre témérairement des liens économiques et ébranler l'ordre international établi.

La pensée de M. Vos se reflète encore mieux dans l'exposé des motifs de la proposition, qui est son œuvre propre.

M. Vos, qui est un érudit et un homme de raison, aime à faire montre de modération dans les idées.

Il admet que « sans doute la Belgique soit un Etat dont la formation peut être déterminée et expliquée par des contingences historiques ».

Il n'entre point dans ses vues, dit-il, « de briser sans plus une continuité déterminée par les vicissitudes, d'événements historiques ».

Ce qu'il désire, c'est « ouvrir la voie à la création en Belgique, d'une organisation politique plus rationnelle et plus efficace et qui tienne compte de la conscience juridique moderne concernant le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes ».

En outre « la transition vers cet Etat fédéral et paritaire doit et peut, à son avis, s'opérer tout en évitant des crises que pourrait susciter quelque coup révolutionnaire ».

Mais M. Vos désire aussi rallier à son projet les partisans de la Grande-Néerlande. Libre à eux de poursuivre leur idéal. Mais qu'ils admettent au moins le fédéralisme comme une première étape indispensable.

En effet « avant de pouvoir aspirer vers une idéalité politique éloignée, la Flandre doit en premier lieu atteindre son évolution complète, avec tous les organismes nécessaires à l'accomplissement de sa fonction culturelle ».

Il convie donc tous les nationalistes à se rallier à sa proposition, ne fût-ce que pour faire un essai. « Les signataires de cette proposition n'ont eu d'autre but que de présenter un essai de solution pragmatique du problème des nationalités en Belgique. L'application doit nous apprendre *if it works*. S'il n'en était pas ainsi, et dût-il être démontré qu'un statut fédéral tel que nous l'avons esquissé ne fût pas viable, on devrait envisager des solutions plus radicales qui, d'ailleurs, s'imposeraient d'elles-mêmes. »

\* \* \*

J'avoue que ce qui me choque le plus dans toute cette proposition c'est... sa modération.

Et je comprends que des nationalistes ardents comme l'ex-député Van Severen, s'en moquent ouvertement. Je comprends l'abbé X..., le grand-prêtre du romantisme flamand, qui aime à jouer l'âpre rôle d'un Jérémie au milieu de la déchéance générale et qui écrivit dans *Jong Dietschland* du 22 mai : « Les chefs nationalistes flamands... font dévier le mortel sérieux du moment en amusant le peuple avec un chimérique statut fédéral. Ce statut ne gêne même pas ses ennemis; ils savent que c'est une réalisation sur papier; il n'est pas né de l'histoire flamande et n'achemine pas vers l'histoire flamande; il peut uniquement servir pour amadou et énerver la force flamande qui pouvait être puissamment suscitée et coordonnée dans ces derniers mois; il lui manque tout élan et toute chaleur parce qu'il concilie l'idée de la nation et de la vie flamande avec ce qu'il y a de plus inconciliable : La Belgique, c'est-à-dire la vie de la Flandre avec sa mort !

« C'est une anémie... etc. »

Et en effet, lorsque l'on est persuadé que la Belgique est l'ennemie jurée de la Flandre, que celle-ci ne peut que dépérir dans l'atmosphère belge et que tout ce qui est belge est haïssable; lorsqu'on a entendu depuis des années comme mot d'ordre suprême *Belgica delenda!* et vu les symboles de la Belgique et la personne royale, son incarnation, traités avec mépris, on doit sursauter d'indignation en apprenant que tout cela aurait enfin trouvé son expression suprême dans... un essai de solution pragmatique du problème des nationalités en Belgique, œuvre de quelques juristes flamands et hollandais, et d'un parlementaire comme M. Vos, que son intelligence impose comme chef à son groupe, mais dont la brillante éloquence ne parviendra plus longtemps à masquer... le réalisme et la modération!

S'il est vrai que la fatalité marque certaines œuvres de son signe, je trouverais comme nationaliste ce signe dans l'emploi du nom de Parnell, le leader irlandais dont M. Vos rappelle à la fin de son exposé des motifs, la phrase, creuse d'ailleurs et inoffensive : « *But no man has a right to fix the boundary of a nation. No man has a right to say : Thusfar shalt thou go, and no further* ».

Parnell, en effet, fût un leader irlandais très éloquent et entraînant, mais... qui fût bien vite dépassé par son mouvement.

\* \* \*

La proposition nationaliste, si elle est modérée d'une part, renferme d'autre part beaucoup de dispositions qui auraient pour conséquence de désorganiser complètement notre vie publique.

Est-il besoin d'en faire ici la critique? Je ne le crois pas. Il suffit de mentionner ses points faibles ou dangereux.

La question militaire est réglée par la suppression pure et simple de l'armée!

La question bruxelloise par la déclaration que Bruxelles sera la capitale de l'Etat de Flandre!

Quant à la composition et la compétence du parlement fédéral, il saute aux yeux que ce parlement pourra trahir ou méconnaître les intérêts de la Flandre et ceux de la Wallonie bien plus facilement que le parlement belge actuel! En effet, ce parlement pourra tout voter sauf si les deux tiers de l'une des délégations s'y opposent. Mais si ces deux tiers ne sont pas atteints? En d'autres termes, si sur vingt et un Flamands, huit votent avec les Wallons, ou vice-versa, le vote sera acquis. Or il est évident que sur vingt et un délégués, il y aura plus de huit non-nationalistes...

Inutile de signaler les difficultés énormes et nombreuses que provoquerait la division des divers services administratifs. On pourrait s'étendre sans fin sur les conséquences fâcheuses de cette désorganisation éventuelle.

Mais nous plaçant au point de vue exclusivement flamand, nous devons ajouter combien cette désorganisation, si compliquée, apparaît comme inutile.

En effet, pourquoi est-elle demandée?

Non pour des raisons de droit public. Il ne s'agit ni de démocratiser davantage l'Etat, ni de renforcer l'autorité. Aucune innovation en cette matière. On maintient scrupuleusement la monarchie constitutionnelle, le parlementarisme, notre organisation judiciaire actuelle, en un mot le cadre officiel belge au grand complet.

Des motifs d'ordre social ou d'ordre économique ne sont pas invoqués davantage.

Notre structure économique et sociale est jalousement conservée.

Alors pourquoi toute cette démolition?

Uniquement pour atteindre des résultats linguistiques!...

Et encore rien que des résultats de forme. Car la réforme telle qu'elle est proposée ne renferme rien qui garantisse un changement d'esprit.

Or tout le monde sait que c'est surtout un changement d'esprit qui doit intervenir en Belgique.

Nous pouvons donc, encore une fois en nous plaçant à un point de vue exclusivement flamand, formuler de la façon suivante notre jugement sur le statut fédéral :

Tel qu'il est, ce statut fédéral ne renferme rien qui puisse garantir de façon certaine aux Flamands qu'il opérera dans l'Etat belge le changement d'esprit qu'il importe d'obtenir; d'autre part, il causerait néanmoins dans notre vie publique un trouble considérable, trouble que l'intérêt bien compris de la Flandre ne rend ni nécessaire ni utile, mais qui serait au contraire nuisible aux intérêts des Flamands.

\* \* \*

Il est certaines vérités bien claires cependant mais que l'idéologie nationaliste — celle d'avant le statut fédéral! — est parvenue à obnubiler, notamment :

Que le bien-être du peuple flamand n'est pas essentiellement incompatible avec l'existence de la Belgique;

Que le but final du mouvement flamand peut être réalisé dans le cadre de la Belgique actuelle, moyennant des conditions bien déterminées, mais réalisables;

Que la cohabitation de deux peuples et la coexistence de deux langues dans un même pays, n'est pas nécessairement un mal, mais peut être un bien parce que motif d'émulation, stimulant d'énergie et source de progrès;

Enfin que l'adaptation et la rationalisation de notre système politique, qui sont estimées possibles par les frontistes eux-mêmes sous l'égide d'un même monarque et sous la direction d'un pouvoir fédéral, ne sont pas impossibles sans ce fédéralisme encombrant, mais sous l'impulsion d'un gouvernement central et d'un parlement unique à condition que ceux-ci y mettent et la volonté et la bonne volonté!

\* \* \*

Ces dernières considérations sont corroborées par une série d'études parues récemment sur le mouvement flamand, sa psychologie et ses buts, dues à la plume d'un observateur indépendant et perspicace et qui ne peut être suspect aux nationalistes puisqu'il fut un des fondateurs de l'activisme, je veux dire M. Léo Picard, actuellement rédacteur de l'*Algemeen Handelsblad* de La Haye.

Il importe, écrit M. Picard dans la revue *Dietsche Warande en Belfort* de novembre 1930, que le mouvement flamand reprenne le chemin traditionnel, dont il a été détourné par des pédants, qui « au moment où nous pourrions enrichir la vie flamande de toutes les expériences et de toutes les possibilités de la vie publique belge, se tiennent à l'écart en se contentant de crier les formules cabalistiques du nationalisme XIX<sup>e</sup> siècle ».

Nous devons savoir exactement ce que nous voulons, poursuit-il. Voulons-nous la dislocation de la Belgique et le déplacement des frontières de la France jusqu'aux portes de Bruxelles? L'influence de la France en Flandre n'en serait-elle pas accrue? Ou voulons-nous un sous-Etat flamand d'un esprit médiocrement provincial?

Ou bien voulons-nous réaliser l'ancienne devise *In Vlaanderen vlaamsch*, voulons-nous conserver la Belgique, mais en y résolvant la question linguistique si bien que tout le champ des possibilités belges soit ouvert à notre culture néerlandaise? C'est bien cela qu'il nous faut vouloir. C'est à cette tâche que nous devons nous appliquer, plutôt que de gaspiller nos idées dans une phraséologie aussi creuse que surannée ou de tomber dans la démagogie.

Nous devons donc, conclut-il :

1<sup>o</sup> Admettre la réalité belge avec toutes ses possibilités pour la Flandre;

2<sup>o</sup> Travailler avec optimisme et avec allégresse à cette réalisation;

3<sup>o</sup> Et faire en sorte de renforcer le contact culturel avec le Nord.

\* \* \*

Que l'on ne se méprenne pas cependant sur le sens de cette critique.

La Flandre et la Wallonie n'ont pas besoin de se séparer. Au contraire!

Mais la sagesse ne préside pas toujours aux destinées des peuples...

Si les questions linguistiques pendantes ne sont pas résolues à bref délai et d'une façon large et généreuse, le projet fédéraliste, tout absurde qu'il soit, pourrait apparaître désirable à un grand nombre. Mais alors ses auteurs s'empresseraient de rappeler qu'ils ne l'avaient préconisé que... comme une première étape, vers des solutions plus radicales et une idéalité politique éloignée...

EDMOND RUBBENS,  
Membre de la Chambre  
des Représentants.

## Influence de la crise sur la Chambre des Communes

Ce qui frappe le plus dans les élections qui se déroulent actuellement en Angleterre, c'est jusqu'à quel point est poussée la duperie d'une opposition feinte. Certes, la chose est loin d'être nouvelle. Nous sommes habitués au rituel régulier de Hanky et Panky se succédant pour se partager le butin et la notoriété. A chaque élection ce fut pire. En 1929, ce fut notoire; toutes les machineries de tous les partis tendirent à obtenir une majorité travailliste, avec Philip Snowden déjà choisi comme la marionnette des banquiers qui étaient décidés à l'avoir, lui, et personne d'autre que lui, comme porte-parole.

Cette fois, toutes les bornes sont dépassées et cela devient une farce. La bande qui gagnera crie plus fort qu'on ne le fit jamais, hurlant que si ses adversaires de carton devaient l'emporter, ils détruiraient le pays. La soi-disant opposition ose à peine dire qu'elle désire devenir majorité et elle se trouverait terriblement embarrassée si, contre toute attente, elle le devenait. Tous les membres les mieux connus de cette opposition sont riches, soit par héritage, soit par fortunes acquises dans la politique et confortablement mises de côté, et si le plan arrêté pour obtenir un gouvernement national échouait — ce qui reste toujours possible par une fuite éperdue du corps électoral — ils seraient pris de panique plus que n'importe qui.

Voilà pourquoï une question intéressante dans notre situation actuelle est celle de savoir quelle influence aura celle-ci sur la Chambre des Communes.

L'événement prodigieux de la chute de la livre fut un désastre de première grandeur. Mais comme les désastres présentent, habituellement, quelque bon côté, nous pouvons bien nous demander si le surcroît de mépris qu'il a valu à la Chambre des Communes n'est pas tout au moins une conséquence heureuse de ce qui, pour le reste, est une catastrophe nationale.

Pendant que la Chambre des Communes, avec ses politiciens professionnels, continuait à s'enfoncer toujours davantage durant ces trente dernières années, nombreux étaient les observateurs qui suivaient, avec anxiété, cette évolution. La grande majorité des Anglais éduqués et patriotes se demandaient avec inquiétude, en face de cette décadence des Communes : par quoi les remplacer? Le pouvoir sans la responsabilité, et la conduite des affaires aux mains de puissances occultes, ne pouvaient pas — pensaient-ils — être un bien. Tous se rendent compte, aujourd'hui, que la disparition des politiciens professionnels est la condition nécessaire d'un renouveau national.

Anciennement, la Chambre des Communes était suprême; elle faisait réellement les lois; elle gouvernait vraiment; être membre du Parlement avait une grande portée sociale et représentait une puissance réelle.

Une convention traditionnelle présentait cette puissance comme étant réellement représentative et parlant pour la nation, mais la véritable force de l'institution était, évidemment, de rester un comité de la classe gouvernante anglaise.

L'Angleterre était un Etat aristocratique dans lequel la *gentry*, élevée de la même manière dans les mêmes écoles et les mêmes deux universités, dans une communion sociale familière — formant comme une corporation vague mais avec un code strict et une mentalité reconnaissable — était le noyau du gouvernement et lui donnait tout son caractère. Le privilège était limité, mais là n'était pas la seule ni même la principale cause de cet état de choses. Sa cause principale résidait dans le tempérament national qui, non

seulement approuvait un gouvernement par une classe supérieure, mais, en fait, ne pouvait pas s'imaginer une autre forme de gouvernement, car les Anglais avaient oublié, depuis des générations, ce qu'était une monarchie réelle et sa restauration, parmi eux, était inconcevable. Quant au sentiment d'égalité sociale et au désir de diriger leurs propres affaires démocratiquement, comme font par exemple les Suisses, ils étaient et sont toujours absolument étrangers au caractère anglais qui méprise ces idées étrangères. L'aristocratie formait l'air même que respiraient les Anglais; l'aristocratie avec tous ses avantages : maintien de l'unité nationale, continuité dans une politique étrangère heureuse, faire du culte de la Patrie la religion du peuple; l'aristocratie avec tous ses inconvénients aussi pour la dignité humaine dans la masse de la population (« Aristocratie, le plus stable et le plus bas des gouvernements humains »).

Cette mentalité s'en allait bien longtemps avant que le Parlement ne commençât à décliner. C'était une mentalité villageoise, née de la vie villageoise sous l'autorité du *squire* (seigneur). Le développement des villes la mina. Les institutions des villes, surtout l'instruction officielle toute mécanique, et le fait de millions de citadins vivant complètement séparés d'une classe dirigeante, devaient affaiblir le sentiment aristocratique. Entretemps, la *gentry* elle-même se dissolvait; elle perdait sa cohésion et quelque chose de son esprit commun. Elle acceptait plus facilement et plus rapidement comme des égaux ou des supérieurs des hommes qui n'avaient que l'argent et qui n'avaient pas sa culture. La *gentry* avait toujours absorbé la richesse nouvelle, mais l'allure et le rythme de l'absorption avaient changé. Les nouveaux millionnaires n'étaient plus convertis en *gentlemen*.

\* \* \*

Toutefois, le prestige des Communes resta intact longtemps après que ce déclin de l'Etat aristocratique fut devenu évident. Les institutions préservent ainsi, habituellement, leur esprit après que le milieu social qui les créa a commencé de perdre le sien.

On peut dire que la chute de la Chambre des Communes aux yeux du peuple, la perte de sa situation morale avec comme conséquence la perte de son pouvoir réel, date de la grosse faute délibérée que fut la guerre des Boers, commencement de toutes nos infortunes. Comme il est de règle dans les déclin, les débuts furent plus lents que les étapes ultérieures; il y eut accélération dans le processus. Pendant les dix premières des trente dernières années, les choses semblaient encore, superficiellement, assez normales. Les Premiers ministres d'alors, Arthur Balfour, Asquith, Sir Henry Campbell-Bannerman, restaient dans la tradition de cette longue lignée qui commença avec Walpole pour finir brusquement, en 1916, avec l'absurde apparition de Lloyd-George. Mais même pendant ces dix années il y eut des signes de décadence, et la nouvelle presse vulgaire, dont Alfred Harmsworth fut le créateur, constituait un des plus puissants symptômes. Le déclin fut fortement accentué par l'innovation de curieux octrois de paires nouvelles, dont celle de Harmsworth (lord Northcliff) fut, peut-être, la plus étonnante. Depuis lors, l'introduction soudaine de n'importe quel aventurier dans la Chambre des Lords — après avoir dûment acheté tel ou tel politicien — est devenue d'un usage tellement courant qu'on ne la remarque plus. Il y a vingt ans, la chose était encore nouvelle et faisait parler.

Dans le même temps, on pouvait observer que de grands intérêts financiers devenaient plus puissants que le Parlement, et parallèlement à ce développement éclata le premier d'un nombre toujours plus grand de scandales à l'intérieur même de la Chambre des Communes. Bien avant la fin de la première décennie, en 1908, nous eûmes le scandale de l'*Ayrshire foundery* dans la dénonciation

duquel j'eus la plus grande part, étant alors membre du Parlement. Je le dénonçai, mais ce qu'il y eut de caractéristiquement neuf dans le cas, c'est que personne ne fut puni. Les deux ou trois hommes qui dénoncèrent l'infamie ne parvinrent pas à se faire soutenir. Une nouvelle mentalité apparaissait.

Trois années plus tard surgirent, presque simultanément, un exemple capital de la façon dont les intérêts financiers avaient pris le gouvernement et un autre exemple capital de la manière dont la Chambre des Communes devenait tout à fait corrompue. Le premier était l'*Insurance Bill*, dont la nation ne voulait pas, mais que firent voter de grands intérêts financiers anonymes au nez de la plus violente opposition populaire, opposition que les Communes ne désiraient pas représenter et étaient incapables de représenter. Le second fut l'énorme scandale Marconi, dont les principaux héros furent Lloyd-George, Rufus Isaacs et Herbert Samuel. Ce scandale Marconi fut un tournant. Ceux qui se rappelaient l'ancien et meilleur état de choses croyaient encore possible une réaction contre la maladie qui s'était répandue dans la vie publique. Pareille réaction n'eut pas lieu. La presse s'appliqua avec ardeur à tenir le public dans l'ignorance de ce qui se passait. Le Premier ministre d'alors, Asquith, se laissa intimider. Au lieu de se débarrasser des coupables, il céda et il les maintint dans la vie publique, portant ainsi à celle-ci un coup moral dont elle ne devait jamais se relever. Tous les politiciens soutinrent les coupables.

Sûre désormais de l'impunité, la corruption prospéra. Ce fut l'un scandale après l'autre. La Grande Guerre n'arrêta rien mais accrût plutôt. En pleine guerre, nous eûmes le gigantesque *Dope scandal* et la révolution finale qui mit fin à tout un régime en éloignant du pouvoir M. Asquith. La longue lignée des Premiers ministres anglais et du système qu'ils représentaient — près de deux siècles de gouvernement par la Chambre des Communes — dont Asquith fut le dernier symbole, prit fin.

Après la révolution de 1916 (car ce ne fut pas moins d'une révolution), la fonction de Premier ministre perdit son ancienne signification. Prenez aujourd'hui le membre le plus respecté et le plus riche de l'une de nos plus anciennes familles, un homme doué des plus grands talents, vous pourrez en faire un Premier ministre, mais vous ne pourrez jamais restaurer l'ancien prestige de la fonction. Il a disparu. En même temps se fit jour la corruption à forme basement commerciale : de l'argent donné presque ouvertement et continuellement pour obtenir ce que les politiciens avaient toujours le pouvoir de donner : des titres, certains contrats, et même des politiques. Toute la boutique se mit à sentir mauvais jusqu'à ce que la pauteur devint normale; et maintenant nous trouvons cela aussi normal et nous y sommes aussi habitués que les voisins d'un égout à ciel ouvert.

Mais la corruption des politiciens professionnels n'est pas la cause principale de leur déclin. Celle-ci réside dans leur incompétence et dans leur manque de dignité. A cet égard, les événements des deux dernières années, et particulièrement des deux derniers mois, ont révélé un niveau plus bas que celui jamais atteint antérieurement. Ce qui s'est passé depuis deux mois paraît incroyable. On présenta un budget étonnant, ne tenant aucun compte du péril prochain, péril ouvertement reconnu et discuté en dehors de la misérable petite clique de charlatans à Westminster, un budget qui ne visait qu'à éviter toute responsabilité. Puis vint un discours du Chancelier de l'Echiquier nous assurant que, bien que le monde n'en menât pas large, nous étions, nous Anglais, dans une position plus solide que celle de n'importe qui. Brusquement, en août dernier, nous eûmes de violents avertissements du danger qui menaçait, avertissements que même les politiciens ne purent négliger. Ils se mirent à pousser des cris perçants, ils implorèrent l'aide étrangère, ils acceptèrent les conditions les plus humiliantes

de la part des banquiers américains qui insistèrent pour une diminution de ce qui ne permettait aux sans-travail que de vivre tout juste. Ils mentirent impudemment, prétendant que leur subordination à ces banquiers étrangers — qui était notoire pour tout le monde en Angleterre et dont parla toute la presse européenne — n'était pas la cause qui les poussait à réduire les indemnités de chômage, que cette mesure était une nécessité sans quoi l'Angleterre devrait renoncer à l'étalon-or. Et ils criaient à tue-tête que si l'Angleterre renonçait à l'étalon-or, ce serait la fin de tout.

Ils durent lâcher l'étalon-or — douloureusement et contre leur volonté, il est vrai — et voilà qu'ils se mirent à clamer plus haut encore que tout était pour le mieux! Tous les principes au moyen desquels ils avaient trompé le corps électoral en 1929 ont été répudiés et leurs pires mensonges datent d'hier.

Les politiciens sont nécessairement dépendants du manque de mémoire du public; mais, cette fois, ils se sont rendus tellement grotesques et ridicules qu'ils sont finalement découverts.

HILAIRE BELLOC.

## Vers la ville sainte de Kairouan

Pourquoi, très simplement, ne pas l'avouer : le soir de mon arrivée à Tunis, j'avais été désagréablement impressionné par l'aspect de la population arabe. Le fait d'avoir été de longues années sans reprendre contact avec l'Islam — parmi lequel cependant je suis né et parmi lequel j'ai si longtemps vécu — m'avait désaccoutumé de ces coutumes débraillées et magnifiques, de ces rues accueillantes quand le soleil brûle, mais qui, la nuit, se transforment en moyenâgeux coupe-gorge, et surtout, de ces visages que le fatalisme revêt d'une sorte de dureté mystique, prélude à un massacre général des gïaours! Je revoisais des sites jadis longuement fréquentés, mais plus pittoresques encore que ceux que j'avais connus, plus exotiques aussi, et jamais l'« Orient » ne m'est apparu tel, qu'aux portes de Marseille. Ni les bazars de Stamboul, ni la quincaillerie des tcharchis de Smyrne, ni les Syriens aux robes flottantes de Beyrouth n'avaient produit en moi ce sentiment bizarre de bien-être et d'effroi qui me saisit en ma première nuit tunisienne.

Devant cette vie nouvelle, ce peuple hier encore à peine soupçonné à travers les livres, mes derniers souvenirs de France s'effaçaient rapidement :

Confort des appointements de la Compagnie Générale Transatlantique qui supprimé en même temps que tout souci, tout contact humain : plus de bateliers, plus de porte faix; ce qui permet aux poètes et aux hommes d'affaires, les gens les plus distraits de l'humanité, d'atteindre le bord à l'ultime minute du départ;

Silhouette de Pierre Benoît à la veille de son élection académique, qui se rendait en pèlerinage — triomphal — au lycée Carnot de Tunis où il avait été élève, et qu'une inexplicable timidité empêchait de prendre ses repas avec tout le monde, lui faisant préférer à la curieuse promiscuité des voyageurs, le charme d'un tête-à-tête avec le commandant du navire;

Douces causeries d'Émile Ripert, le poète, qui, sur un pont trop mobile, secourait charitablement le médiocre homme de mer que je suis :

Déplacements tumultueux de M. Baréty, ancien sous-secrétaire d'État à la Guerre, qui prononçait des discours dans tous les coins du bateau, en attendant une tournée politique et économique dans cette Tunisie où moi-même allais chercher une trêve à ce genre de préoccupations. Le soir de notre débarquement, tandis que je déambulais sans façon le long des rues en quête d'« impressions », M. Baréty, le pauvre homme, se dépêchait de gagner en voiture la Résidence Générale après avoir endossé une redingote protocolaire : servitude perpétuelle du politicien!

Avant même qu'apparaissent les quais de la ville, des felouques aperçues çà et là sur le golfe m'annonçaient déjà une certaine pérennité des mœurs : ces embarcations ne semblent guère avoir varié dans leur architecture depuis les temps puniques, et le vêtement des rameurs aussi. Certes, beaucoup d'entre elles possèdent maintenant un moteur, assez paresseux du reste, mais l'ensemble des lignes révèle, dès le premier regard, quelque chose de très ancien dans la conception. Sur ces paisibles barques à voile, a passé en tourbillon, le vrombissement de l'avion rouge sang du célèbre aviateur capitaine Michel Détroyat. De nombreuses acrobaties l'ont, à diverses reprises, amené autour de nos mâts, et les passagers l'ont acclamé de bon cœur : de quel côté se trouvait la Sagesse? De la frêle felouque lentement bercée par la mer latine? Du moteur audacieux et turbulent marqué de la couleur des batailles?

\* \* \*

Comment ergoter sur cette philosophie du progrès parmi cette foule qui fait songer au classique décor d'opéra, à quelque fantastique anachronisme, plutôt? A cette heure, les indigènes ont des physionomies violemment en relief : ils semblent redoutables dans leur accoutrement de misère, bien que beaucoup d'entre eux soient obséquieux ou malades. On sent rôder autour de soi d'étranges vénalités, d'obscures invites, d'imprécises menaces, comme un anéantissement de toute moralité.

Puis, soudain, l'éclairage des grands cafés dissipe, pour un temps, cette inquiétude. La bourgeoisie tunisienne est là, vêtue à la franque, le fez en plus, comme les Turcs de Péra d'avant les réformes de Mustapha Kémal. Mêlée intimement à elle, la population européenne : tout ce monde plein d'exubérance, parle à haute voix tous les idiomes de la Méditerranée. A travers l'arabe se reconnaissent aisément les inflexions espagnoles, italiennes, françaises aussi. De la musique, de l'entrain. Les agents de la police indigène sont d'une politesse extrême avec une pointe de servilité. On passe une heure charmante sur ces terrasses ouvertes sur de vastes et bruyants boulevards : tramways, autos, flirts, sportifs en tenue estivale (et nous ne sommes encore qu'en avril) : bref, l'enchantement, définitivement perdu de la Turquie d'hier, retrouvé ici, plus aimable, plus policé, plus souple et plus gai qu'il ne le fut jamais sur les bords du golfe de Smyrne ou sur les rives du Bosphore.

Mais il faut rentrer, et l'obsession de ces visages équivoques recommence à s'exercer sur mes nerfs jusqu'à les secouer d'un commencement de crainte! Puérils effets du dépaysement! Une nuit de repos, le soleil matinal, et me voici dans une Tunis ravissante d'attraits et parfaite de sécurité.

La France a réalisé, ici, avec un tact et une autorité sans égal, le miracle que les Puissances imposaient, jadis, par la force à la Turquie : faire vivre en commun, en paix, les traditions et les races les plus opposées : l'islam et le christianisme, les Juifs et les Musulmans, les Maltais et les Grecs, les Italiens et les Espagnols, les colons et les indigènes. La domination française a créé pour tout ce monde la patrie tunisienne où chacun peut vivre heureux en respirant l'atmosphère du pays natal. La cathédrale catholique — étrange amalgame de Byzance, de Paris et de Rome — voisine avec l'église grecque dont les chants liturgiques m'ont rappelé les îles de l'Égée. Les mosquées musulmanes sont inviolées par les chrétiens et les Juifs jouissent du plus libéral des statuts. Au surplus, on trouvera tout cela dans le premier guide touristique venu. Mais je ne pouvais celer cette belle, cette tranquille volupté que procure la vision d'un pays bien gouverné « dans l'ordre et dans la liberté ».

Evidemment, si l'on veut absolument des taches on en trouvera autant que de mouches dans les boutiques arabes; mais quoi, les Arabes eux-mêmes se lavent en paix, grâce à nous, selon les traditions du Coran. Alors, pourquoi se plaindre sans cesse et ne pas s'écrier avec joie, de temps à autre : « C'est très bien ! »

\* \* \*

J'ai hâte de fuir Tunis à peine l'avoir connue, car j'entends comme un appel mystérieux qui me sollicite loin de la capitale trop livrée aux préoccupations mercantiles : la voix de la chaleur et des méditations.

Je suis venu en Tunisie pour avoir chaud, pour goûter à cette douceur sans égale qui faisait le ravissement des Grecs, la lumière

du soleil. Dans nos climats tempérés, l'échauffement de l'atmosphère est factice, incertain, passager. Seule notre activité engendre les calories dont nous avons besoin pour ressentir l'ampleur de la vie : elle doit être constamment sur la brèche pour réparer les désastres du brouillard, des matins glacés, des crépuscules frieux, des midis sombres à faire mourir de tristesse. Oh ! je n'ignore pas l'unique transparence des ciels parisiens, mais qu'elle est rare, et fragile, et fugace.

Tandis qu'aux abords du bled et du désert, la certitude des beaux jours apaise les nerfs surexcités de l'Occidental. Les longs rêves sont permis, la méditation accourt et ses incantations opèrent infailliblement. On perçoit enfin cette pensée qu'on croyait avoir perdue dans le brouhaha des boulevards, ce don de s'arrêter de vivre qu'on croyait égaré dans les couloirs du métro, ce goût de la vie sociale dont on ne soupçonnait plus l'existence parmi les désespérances de la banlieue parisienne. On est enfin débarrassé de la métropole moderne, de ses lumières artificielles, de son chauffage central. Vive la chaleur libéralement épanchée sur la steppe dorée, sur les pierres éclatantes, sur les yeux de braise des bédouines et des jeunes fellahs.

C'est sous un ciel ardent et pur, affranchi de toute menace de tempête, que m'est apparu, superbe et solitaire, peuplant l'immensité de sa seule présence, le Colisée d'El-Djem. Instinctivement, l'image du Stade de Colombes a pris la place pour un moment, par superposition, du colosse latin, par un jour de dispute France-Angleterre, quand la pluie fine confond sous un même suaire joueurs et spectateurs. Quelle force d'âme ne faut-il pas aux uns et aux autres pour braver des cieus mélancoliques et prendre leur plaisir en narguant le destin ! Toute la force irrésistible de l'esprit occidental est en évidence dans le drame de Colombes.

Cependant qu'El-Djem devait accueillir dans son vaisseau formidable ces foules africaines qui furent toujours disparates, mais que Rome, avant la France, unifiait déjà dans sa magnifique unité. Foules bariolées, bruyantes ou méditatives, venues de tous les points de l'horizon assister à ces jeux cruels ou violents, dans un état d'euphorie que ne connaîtront jamais les gradins de Colombes. On y arrivait à pied, à dos d'âne, en voitures semblables aux arabas d'aujourd'hui, en plein azur, en pleine humeur, en plein air irréprochable. Songez plutôt aux fatigues du Parisien descendu de son quatrième ou de son sixième, se bousculant pour ne pas manquer la rame de métro, étouffant sous terre, courant à Saint-Lazare, train, tumultes et retour idem pour reprendre à la première heure du lundi son poste de mécano dans l'usine aux murs noirs.

Que sera le Stade de Colombes vers l'an 3500 ? Contemplez El-Djem dans son désert, dans son abandon, dans sa ruine : jamais il ne fut plus beau, plus significatif de la puissance romaine, plus grandiose même que le Colisée de Rome qui n'eut jamais pour escorte les espaces vides ; et dites-moi maintenant si le cœur ne vous chavire point en reprenant le train à Saint-Lazare pour assister au match France-Australie !

\* \* \*

Voici Kairouan. Les uns n'y verront que des cubes de pierre blanchis à la chaux, posés à la diable dans un paysage ravagé, sur un sol stérile, au milieu d'une plaine aussi vaste que totalement dénuée. Les abords de la ville sont encombrés de bâtisses neuves. C'est la civilisation avec ses pompes à essence, ses cars, son hôtel transatlantique et ses maigres jardins où ne poussent que choux, betteraves et navets. Ils seront accueillis par des hordes de gamins couverts de crasse qui ne leur laisseront pas un instant de répit ; des bonshommes impassibles — les papas de ces gamins — échauffent au grand soleil leur paresse qui parfois consent à monter sur un âne rachitique. Le long des remparts, vieilles grosses pierres sans intérêt, des sables importuns, des marchands de tapis pareils à ceux dont on se moque sur le boulevard, des charmeurs de serpents et des avaluateurs de sabres comme à Vincennes et à Neuilly. Vraiment ils ont perdu leur temps et leur argent : que sont-ils venus faire en cette pouillerie ?

Et maintenant que ces raffinés sont partis exciter leurs désillusions dans quelque palace à la mode auprès d'un cocktail inédit, suivez-moi. Partons seuls, tous deux, à l'aventure. Tout au plus ferons-nous le choix d'un petit guide, mieux, d'un compagnon, parmi les nombreux quémendeurs rusés et souriants qui se pressent autour de nous. Nous ferons sûrement des jaloux ; mais si

généreuse en gros sous que soit notre bourse, elle ne suffirait pas à contenter cette pétulance. Ah ! ils ne sont pas endormis les petits Arabes lorsqu'il s'agit de demander ces bienheureux sous qu'ils vont ramasser dans la poussière brûlante aussi bien qu'au fond des oueds glacés !

En route donc, un quelconque Ali à nos côtés, très fier de son élection. Ses amis, après de multiples insistances de notre part, se sont enfin décidés d'aller chercher fortune ailleurs. Je ne suis pas choqué de cette « mendicité », d'autant plus que nos refus de continuer nos largesses n'entraînent de la part de ces enfants aucune remarque désobligeante. Manque de dignité, dira-t-on ? Laissez-moi rire ! Où est la dignité du facteur qui accepte vingt-cinq centimes parce qu'il vous apporte une lettre recommandée de l'un de vos créanciers ! Où est la dignité du garçon de café qui maugrée parce que vous n'avez pas suffisamment récompensé le dédain avec lequel il a posé devant vous le « café-crème » ! Où est la dignité du chauffeur syndiqué qui insulte le « bourgeois » parce qu'il ne lui donne qu'un médiocre pourboire ! C'est la dignité de cette multitude de citoyens français qui répugnent avec horreur au moindre geste gratuit et dont il faut spécialement rémunérer des services par ailleurs régulièrement rétribués ? J'aime mieux vous dire que la naïve mendicité du malheureux et ignorant petit fellah me dégoûte moins que la main tendue de mon concitoyen dont le bulletin de vote m'imposera demain un maître que je méprise. D'autant plus que cette mendicité ne franchit guère l'adolescence, du moins sous cette forme agressive, et si les mendiants de tout âge sont encore nombreux en terre tunisienne, ils permettent à tous la satisfaction de pouvoir accomplir de devoir de l'entraide *personnelle* que nous avons remplacé par la taxe sur les spectacles et autres inavouables impositions au profit de l'assistance publique. La misère des Arabes maintient dans ce pays la beauté de l'aumône directe, ordonnée par le Christ et par le Coran, et que nos cités modernes ont repoussée avec dédain. « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous », dit Jésus. Et le fils des principes de Sô lui répond : « La mendicité est interdite dans la commune ». Les enfants du désert couchent à la belle étoile : le vagabondage est puni par la loi des pays libres.

Mais trêve de pédanterie. Jouissons plutôt de cette paix que procure la marche à pied, dans des rues où ne passent que les ânes et les piétons, ombreuses à souhait !

\* \* \*

Mystérieux attrait des *Villes saintes*. Toutes les religions en offrent l'exploitation aux mercantis. Autres extraordinaires où l'humanité se dépouille de sa peau terrestre pour s'élever avide de spiritualité vers des horizons légers et sereins. Stades divins où elle s'exerce à la mortification et aux disciplines. Fontaines-fées qui redonnent à Faust une jeunesse sans regrets de damnation. Mais aussi, bazars de cités maudites où s'installe la rapacité des concurrents de Dieu. Ah ! il faut élever très haut son âme pour la dérober aux sacrilèges de Lourdes et de Lisieux, loin de ces chrétiens (car enfin la légende est absurde qui veut que tous les marchands de chapelets soient Juifs), livrés au lucre à l'enseigne du Crucifié.

À Kairouan, quelques cartes postales, importées de France ou d'Allemagne, et c'est tout : et seulement à l'abord des mosquées « souillées », les deux seules où soient admis à pénétrer les infidèles. Partout ailleurs, la misère résignée, presque française, de l'Islam. Les édifices religieux pullulent, autant qu'à Rome : mausolées, couvents, marabouts dédiés à de saints personnages, marquent la présence de l'idée divine, à l'abri de toute profanation ; et pourtant, par le contraste même de la misère humaine et de la grâce de Dieu, Lisieux et Lourdes me bouleversent infiniment davantage. Tandis qu'ici la déchéance des âmes apparaît beaucoup atténuée. Je suis certain que la paresse méditative doit moins outrager Dieu que le trafic des choses saintes. Quant à l'art, il est bien mieux chez lui dans cette atmosphère dépouillée que dans les bondieuseries qui déshonorent les paysages normand et pyrénéen.

J'étais d'écrire ces choses, et de défendre ce que certains climats de l'Islam ont de positivement plus chrétien que le matérialisme de nos marchands. C'est en ces lieux écartés qu'aurait dû se réfugier Léon Bloy au lieu de mourir lentement de misère au milieu de chrétiens qui s'efforcent d'effacer si possible de leur front la marque éternelle de l'Eau...



Vingt mille musulmans, un millier d'Européens qui les entourent essayant d'empoisonner le désert même par l'essence américaine, parfum caractéristique de la civilisation, et qui, partout, remplace les jasmains et les roses. Alors l'humanité aura trouvé sa voie.

Murailles faites pour défier les armées, dômes innombrables, lourds minarets : que vous étiez éloquents dans le silence des heures solaires ! Votre ciel dont nulle pluie ne vient troubler la solitude connaît la suprême exaltation de la chaleur constante. Oh ! je sais. Il est dur pour des nerfs d'Occidentaux de se soumettre à votre sage et monotone discipline. Mais que firent les premiers ermites, Antoine et ses compagnons, dans une fournaise sœur de la vôtre, sinon concentrer sur un miroir spirituel ces millions de rayons brûlants qui jaillissent de votre sol, à travers la charité divine de leur âme nostalgique.

Vie dure, sur une terre pauvre, sans récoltes constantes, sans eau, où le moindre fruit doit être cueilli à six kilomètres. Dans la paix fraîche des cubes, les femmes tissent, tissent sans cesse, dans leur condition inférieure de semi-esclaves. Les gamins mendient. Les hommes ne font rien, ou plutôt bergers, c'est-à-dire contemp-latifs, dont nous ne connaissons jamais le thème des méditations car peut-être n'existe-t-il point ! Autour de la Ville sainte, sur cette steppe salée, chauffée à 45° pendant l'été, paissent des milliers de chameaux, d'ânes, de chevaux, 33.000 bovidés, 200.000 chèvres, 335.000 moutons. Les toisons s'en vont à Paris, décorer les vitrines du Louvre, du Printemps, sans oublier la Place Clichy.

Souvent les dessins sont fournis aux tisseuses par des artistes français, par quelques-unes des écoles professionnelles qui exercent la plus heureuse influence en Tunisie. Car si aujourd'hui deux civilisations vivent juxtaposées sans se confondre malgré les obligations administratives, sans doute est-il fatal le jour où Kairouan aura été entièrement dépouillé de son auréole, au profit peut-être de quelque sous-préfet, primaire, radical et libre-penseur. L'effort humain est à la fois tenace et vain. Il est marqué d'une pérennité presque divine dans la suite des générations, mais l'homme isolé échoue misérablement. Il a fallu des siècles pour que la tentative de saint Louis soit réalisée par Jules Ferry avec succès ; un millénaire, largement dépassé, pour que le génie latin reparaisse en Afrique du Nord. Qu'en sera-t-il dans quelques décades de ces tombeaux de boue qui jonchent les cimetières comme des dépôts putrides à l'entour de Kairouan, qui se confondent avec le sol même donnent ici plus que partout ailleurs sa tragique signification au *Memento, quia pulvis es* ? Les beaux marbres qui replaceront les stèles misérables ajouteront-ils une seconde à l'existence des « modernes » qui viendront circuler en auto sur l'emplacement des petits cubes silencieux ?

Déjà les confréries religieuses ont leurs marabouts éclairés à l'électricité. C'est sous ce signe de modernité que se donnent, pour touristes, les spectacles mystiques des Aïssaouas : tremblements, extases, pointes d'épées insérées dans le cou, verre avalé avec délices, que sais-je encore ; puis, vénération du Chef à qui l'on baise le pan de la robe, et qui donne l'accolade à la victime lui glissant à l'oreille le mot secret, consolateur de ses souffrances. Car ils souffrent sûrement ces dégénérés qui, pour quelque obole insignifiante, se soumettent à ces barbares exercices. Deux d'entre eux ont plus particulièrement retenu notre pitié. L'un, malheureux stropiat, boiteux et n'ayant plus l'usage d'un bras inerte ; l'autre, pauvre adolescent qu'une douteuse hérédité a livré à ces jeux comme une proie facile. Où s'arrête, chez ces derviches laïques, j'allais dire chez ces tertiaires si je ne craignais l'audacieuse comparaison, l'acte religieux, où commence le mime, la comédie douloureuse et salariée ? Malgré les nombreux témoignages des Européens de Kairouan, malgré la mise en scène trop bien réglée par le caïd, malgré les indices irréfutables de subterfuges, l'émotion emporte tout scepticisme et je ne puis m'empêcher même à la lumière crue de la plus froide analyse de laboratoire, de douter encore de la comédie : quelque chose m'affirme qu'il y a là un élan sincère, du moins un résidu de traditions vraies, dans tout cet appareil mystique, à l'usage des passants étrangers, et que contrôle l'Administration.

Nous voici dans la Grande Mosquée où se tient l'Ecole coranique. Ah ! ici, j'aime mieux vous dire franchement qu'aucune attitude mystique ne soulevait les cinq étudiants de 15 à 20 ans étendus autour d'un maître qui n'avait pas atteint la trentaine. Je ne sais si Platon aurait reconnu la matière de ses dialogues dans leurs lentes et languoureuses réparties, mais Socrate, qui s'y connaissait, s'y serait certainement complu ! Et le spectacle étalé

avec impudence de cette sensuelle amitié, par devant de profanes visiteurs, en la maison même d'Allah, par de futurs religieux, acheva de faire écrouler nos dernières illusions sur la piété musulmane. Ils formaient d'ailleurs tous les six un « tableau arabe » de la meilleure venue. Quatre jeunes gens, presque couchés les uns sur les autres, les mains sous leur gandourah, ne laissaient apercevoir d'eux-mêmes que des visages bronzés rehaussés sur les joues de l'éclat cuivré du plaisir d'être ensemble ; le cinquième, un genou ployé, reposait sa tête, sur l'épaule du maître : celui-ci nous lançait un regard dur et fier, accablant de mépris et d'indifférence notre opportune curiosité. Quelques vénérables colonnes derrière les jeunes gens pour soutenir leur languueur, des nattes par terre évidemment, une douce pénombre. Par la porte monumentale, la plus éclatante chaleur que l'on puisse imaginer exerce sa magie dans la cour, candide à désespérer la neige elle-même !

Je renonce à le comprendre. Connaît-il le sens de l'effort, âme de l'Occident ? Pourtant cette colonnade sans fin qui soutient ces hautes voûtes ? Ces fresques primitives et précises ? Sans doute colonnes et chapiteaux ont été puisés dans les ossuaires romains, ce qui réduit le mérite et la valeur des artisans de Sidi-Okha, fondateur de Kairouan. Et cependant ces merveilles ont leur prix : du goût, du confort, d'heureuses proportions, un don réel de la charité, un sens fraternel qui écarte les luttes sociales, une légèreté enfin qui rend l'âme attentive aux choses de l'esprit. Que manque-t-il donc à cette religion trop profondément humaine, sinon l'immatérialité, l'essence des essences spirituelles, le Dieu ressuscité de la vérité chrétienne, le Christ d'entre Pâques et l'Ascension dont le corps n'avait plus de poids.

\* \* \*

Du sommet du plus haut minaret, seuls avec notre jeune guide, nous sommes demeurés près d'une heure durant à contempler, sans guère échanger que des monosyllabes, l'immense steppe qui s'étend au delà des dômes et des cubes. A cette géométrie succède l'espace sans mesure. Le rêve se développe, calme, et sûr de l'immobilité. Le cerveau lentement se vide, les sens sont concentrés dans le seul regard semi-voilé qui absorbe tout ce que l'atmosphère renferme de couleur et de soleil. Ce n'est pas le néant, c'est la léthargie salyatrice, qui nous permet enfin de sentir après avoir trop *pensé*...

Dans la rue, une Bédouine pose son pied nu sur la pédale d'une machine à coudre... au café maure sur un phonographe d'occasion se déroule un fox-trott... sur les murs, une affiche de M. Coty fait l'éloge de l'*Ami du Peuple* et dresse les Français de droite contre les Français de gauche... près de la gare, un dancing annonce pour dimanche une soirée de gala... un diffuseur de T. S. F. clame avec fracas l'élection triomphale de M. Herriot à la mairie de Lyon... C'est la Ville Sainte de Kairouan.

PHILIPPE DE ZARA.

## L'horreur

Presque tous les journaux et tous les orateurs sont uniquement absorbés, en ce moment, à trouver des mots inoffensifs pour une chose horrible. En un sens, évidemment, ils sont toujours occupés à quelque chose d'analogue et ils trouvent aisé de conseiller aux gens de prendre les choses aisément. Des gens simples appellent notre temps, l'époque du réalisme ; elle est, au contraire, celle de l'euphémisme. Nous le voyons, même dans la mystification en simple matière monétaire. Refuser de payer ses dettes est une chose que tout le monde comprend, aussi n'en parle-t-on à personne. « Abandonner le standard-or », est une chose que personne ne comprend, aussi en parle-t-on à tout le monde. Cela fait partie de la formation des quarante dernières années. On vous disait d'employer le mot *tempérance*, pour refuser à tout homme jusqu'à la chance d'être tempérant. On parlait de *contrôle des naissances* quand on signifiait empêchement des naissances, tout comme par *contrôle des liqueurs* on entendait la défense des liqueurs.

Mais ces hypocrisies étaient des hommages à la vérité, en ce qu'ils étaient des hommages à une sorte d'idéalisme. Un idéalisme bien faible, certes, mais toujours une espèce d'humanitarisme. Ce à quoi nous nous butons aujourd'hui, comme à un abîme et à un précipice, est du pur inhumanitarisme. Il y a dix ans, il y a deux ans, il y a un an même, cela nous eût choqué et couvert de honte. A des capitalistes philanthropes, de l'école de Ford ou de Benna, tout autant qu'à des socialistes philosophes, de l'école de Wells ou de Shaw, cela eût paru une perspective tellement étonnante et tellement horrible jusqu'à leur couper la respiration, comme il arrive quand un abîme s'ouvre brusquement sous vos pas. C'est inhumain. C'est horrible. Et je n'en voudrais pas autant à ces scribes et à ces pharisiens qui nous disent que c'est inévitable, si seulement ils disaient que c'est horrible. Or, ils essaient de ne penser qu'à une tendre et douce formule géologique pour couvrir une crevasse qui va jusqu'aux enfers.

Pour la première fois, de mémoire d'homme, le gouvernement et la nation sont partis en campagne délibérée pour faire les pauvres plus pauvres. Même l'industrialisme et l'individualisme prétendaient rendre les pauvres plus riches. Même *Smiles* et *Self-Help* promettaient de rendre les pauvres plus riches, ou, tout au moins, quelques-uns des pauvres plus riches. N'importe quelle sale petite société anonyme propose de rendre quelques pauvres plus riches. Mais aujourd'hui, le petit politicien professionnel, sincère pour la première fois de sa vie, menace de faire le pauvre, plus pauvre. Pour autant que je m'y entende, il menace de rendre certains pauvres plus pauvres qu'il n'est possible de l'être sans mourir sur le pavé des rues, ou retomber, sous une autre forme, à charge de l'Etat. Des gens qui déjà s'accrochent par les dents et les ongles aux bords de l'abîme doivent être formellement et légalement poussés dans l'abîme. Ce n'est même plus la question de l'ancien contrat léonin des misérables philanthropes, qui faisaient jurer à un homme en perdition d'aliéner sa liberté avant qu'ils consentissent à lui jeter la corde qui devait le sauver. Nous en sommes à refuser la corde; nous coupons même la corde. Nous renonçons à nous poser en philanthropes ou en réformateurs sociaux, avancés ou modérés. Le succès de notre système économique, au nom de la nation, doit se mesurer à l'appauvrissement du peuple.

Si pareille politique était vraiment une nécessité, il semblerait qu'elle dût être considérée pour le moins à l'égal d'une calamité naturelle. On devrait n'en parler que comme on parle d'une peste ou d'un tremblement de terre, avec un certain manque de gaieté, avec une certaine gravité née de la sympathie pour les maisons écroulées et les corps se décomposant dans les rues.

Si ces pauvres gens étaient tous des soldats capturés après une écrasante défaite militaire, des hommes que nos armées en retraite auraient dû abandonner, ou que nos ennemis victorieux refusaient de libérer, nous penserions que cette « nécessité » n'est pas précisément une chose à prendre en chantant. Mais des bavardages sans fin sur les horreurs de la guerre semblent avoir tué en nous tout sentiment d'humiliation devant les horreurs de la paix. Si de malheureux ouvriers avaient dû être abandonnés, enterrés vivants au fond d'une mine, et si, en fin de compte, et à contre cœur, nous étions arrivés à la conclusion que toutes les machines du monde et tout l'héroïsme de l'humanité se trouvaient impuissants à les sauver, nous ne quitterions pas les lieux du désastre et les hommes abandonnés à un sort tragique en entonnant des couplets patriotiques de music-hall. Après de telles capitulations, il y aurait un certain sentiment que, si elles furent nécessaires, elles justifiaient toutefois le nom de maux nécessaires. La plupart des gens seraient tristes, beaucoup seraient amers. Mais comme, en ce moment, personne ne doit être triste ni amer, les talents de nos professeurs et de nos dirigeants cherchent à décrire de la façon la plus charmante une catastrophe minière ou une défaite militaire. Je me permets de suggérer qu'abandonner des hommes mourants dans un trou noir pourrait s'appeler : une stratification sociale, et que la vente comme esclaves de soldats fait prisonniers par des barbares pourrait être taxée de : politique de filtration ethnographique.

Peut-être les événements actuels nous conduiront-ils finalement à un renouveau de socialisme idéalistique, mais ils sonnent en tout cas, la mort du capitalisme idéalistique. C'est la fin de toute cette prétention qui annonçait que le nouveau capitalisme payerait des salaires toujours plus élevés jusqu'à ce que les hommes, en adorant l'or, auraient fait naître un âge d'or. Il est acquis maintenant que le capitalisme n'a pas les moyens d'être généreux.

On a dit, il y a longtemps, que la lutte moderne était entre Gandhi et Ford. La visite de Gandhi, en ce moment, a quelque chose d'un symbole apocalyptique. Le rouet file peut-être le nouvel habit de la destinée, tandis que des « Fords » gisent, démolies, sur toutes les routes. Je ne prétends pas lire les signes du temps, mais je me refuse tout au moins de voir un signe heureux dans l'appauvrissement des pauvres. J'ai lutté toute ma vie pour des salaires justes et suffisants, et je refuse maintenant de me joindre aux coryphées de ces nouveaux pharisiens qui sonnent de la trompe devant eux, non pas quand ils donnent de l'argent, mais quand ils en prennent.

G. K. CHESTERTON.

(Traduit de l'anglais.  
G. K.'s Weekly.)

## En vacances : propos divers

Dans le train de Paris, une femme exquise, rose et dodue, un peu rêveuse — le type accompli de la Viennoise, me dit-on — exprime son sentiment sur l'Anschluss.

« Vous ne connaissez pas le proverbe viennois? *Vivre et laisser vivre*. Nous sommes une Suisse. Qu'on nous laisse donc l'être en paix. »

Le soir même, les hitlériens tenaient un meeting à Innsbruck.

\* \* \*

A Salzbourg les conférences de l'Université catholique concurrent Mozart. On y trouve des professeurs de tous pays, beaucoup d'Allemands, un Français. On se comprend, on fraternise; on se fait des amitiés.

Cela suffira-t-il à empêcher la guerre? La politique et l'économie vont leur train et elles se moquent des intellectuels.

Un sage remarquait :

« Le résultat le plus clair de toutes ces palabres, qu'il faut encourager pourtant, c'est que, à la prochaine guerre, on se détruira entre amis. »

\* \* \*

Une Française à un Autrichien :

« Si votre pays ne peut vivre qu'à condition d'être annexé. Eh bien soit, la France l'annexe. »

L'Autrichien ne dit pas non. Il semble même « préférer ».

\* \* \*

En descendant de l'église de Maria Plain où Mozart dirigea sa *Messe du couronnement*, devant un des plus beaux paysages du monde fait pour le pur loisir, ou de la prière, ou de l'art, je lie conversation avec un bénédictin de Salzbourg, barbu et rude comme un capucin.

Ma qualité de Français l'illumine. Il s'avoue Bavaois. Mon vocabulaire ne va pas loin : la seule parole édifiante que j'aie pu recueillir de ce religieux?

« Français, beaucoup d'argent! (*viel monnaie!*) »

J'ai nié de toutes mes forces et j'ai rompu aussitôt l'entretien.

\* \* \*

Que le musée de Bâle me déçoit : Même Holbein, j'ai honte à le dire. Les meilleures de ses peintures sont de merveilleuses photos; la couleur n'y ajoute rien. Il est lui-même dans le croquis,

dans l'indication. Dès qu'il pousse — et il pousse à bout — l'objet l'écrase, le remplace.

C'est un résultat et un grand Dans l'ordre réaliste, rien ne dépasse le portrait de sa femme et de ses enfants. Mais au réalisme, il s'arrête. Ses tableaux sont ce que l'objet les fait, et s'il manque de caractère, ses tableaux en manquent aussi. Vrai quand il reproduit, l'art d'Holbein devient faux sitôt qu'il invente : tare congénitale et irrémédiable de presque tous les peintres allemands. Voyez la hideur de son coloris dans son *Chemin de Croix* ! C'est que toute couleur est subjective. Et notez qu'il s'agit du plus latinisé, du plus humanisé et humaniste des Germains.

Un dur, très dur caillou à dissoudre que le germanisme. Il le faudrait pourtant. Est-ce notre art moderne qui y réussira lorsque la Renaissance y a en partie échoué ?

\* \* \*

Dans la même ville de Suisse, on annonçait à grand fracas une exposition Matisse. Il est fort goûté outre-Rhin. On peut se demander pourquoi ?

Mais Frédéric de Prusse a bien goûté Watteau. On aime parfois son contraire.

Je n'assimile pas le talent délicat mais plus qu'incomplet de Matisse au génie de Watteau. Mais tous deux avaient l'œil français.

\* \* \*

Profitons-en pour blasphémer. Car Matisse est un dieu.

J'ai visité, par acquit de conscience, avant mon départ de Paris, la rétrospective dudit, à la Galerie Georges Petit, terriblement modernisée depuis la guerre. Autant j'ai de respect, malgré tous leurs défauts, pour les peintres, cubistes ou autres (en excluant les farceurs, les faiseurs), qui cherchent à rendre au volume sa prééminence dans le tableau, autant j'en ai peu, je l'avoue, malgré leur charme, pour ceux qui reproduisent indéfiniment le même effet, dans la crainte de décevoir l'amateur et de se décevoir eux-mêmes.

Matisse a découvert et isolé son don, qui est petit, qui est exquis, analogue à celui qui aurait pu isoler Corot, s'il avait renoncé à peindre : le jeu subtil de quelques valeurs claires, contrastant avec des tons vifs. Que ce soit enfin, l'aboutissement de tout l'effort impressionniste, ainsi que l'affirme André Lhôte, qui sait raisonner de son art (N. R. F. de septembre), c'est bien possible. Mais cette épuration prétendue des moyens aboutit à la pauvreté. Et tant pis alors pour l'impressionnisme ! Il avait du moins le souci de rendre, derrière le reflet, la réalité de l'objet. Quand Matisse s'obstine depuis bientôt trente ans à nous présenter le même modèle, vêtu d'un peignoir japonais, vautre sur un divan algérien, à contre-jour, auprès d'une fenêtre, sur fond délicat de blancheur, il sait qu'il réussira à tout coup la vibration qui est sienne, le rapport exact du ton de la chair, au ton de la fenêtre ensoleillée et au ton du ciel. D'un an sur l'autre, quand on rapproche ses tableaux, on n'aperçoit aucun progrès, ni, à la vérité, aucun désir d'en faire. Des taches qui chatouillent, mais un dessin toujours aussi mou, aussi neutre, et une absence totale de relief.

Quelle tristesse ! Et cette fois, on peut en rendre responsable notre siècle, qui exige de tout artiste le trait original, et rien de plus. Car tel dessin serré, égaré dans un coin, attestait le savoir inemployé et dédaigné du « maître ». Mais au nom de quoi espérer ? Je me trouvais, au milieu de ces grandes salles où, pas un pan de mur qui ne chatoie, comme devant une jonchée de pétales multicolores, d'une fraîcheur et d'un éclat délicieux, mais condamnés à ne jamais se joindre pour former une fleur et, à plus forte raison, un bouquet.

Ces pétales se vendent très cher. On nous affirme que leur

dissociation et que leur choix a coûté beaucoup de peine à l'artiste. Soit ! mais pas beaucoup plus, je pense, que l'arrangement d'une vitrine à un chef de rayon, que la composition d'une robe à un couturier. C'est ce qui fait que les merveilles de cet art qui a sa grâce et son mérite, qui exprime le goût et la coquetterie de l'œil français seront peut-être exposées par nos descendants dans ce grand « Musée des Arts de la Mode » qui n'aura rien de commun avec le Prado ou le Louvre et dont je souhaite vivement la création.

\* \* \*

Incorporer son don natif à une forme substantive, voilà ce que les grands artistes de tous les temps ont tenté. Ils n'y ont pas réussi chaque fois. Mais quand ils y ont réussi, leur œuvre s'est nommée chef-d'œuvre et le reste du temps, elle avait d'autres qualités pour tenir.

Je préfère les vieux Allemands, même quand ils grincent. Et je fais amende honorable, pour avoir semblé regretter qu'Holbein n'ait pas su borner l'expression de son génie à quelques croquis rehaussés.

\* \* \*

A l'opposé de Matisse, Derain. Il se répète lui aussi, mais dans le solide. On pouvait voir cet hiver, rue La Boétie, dix paysages forestiers, d'une ampleur, d'une vérité et d'une force incomparables. Dame : il ne craint pas de noyer ses dons dans l'imitation de Courbet.

Un nom encore me revient à l'esprit Gino Severini, espoir majeur de la jeune peinture italienne, qui aura passé par le futurisme, par le cubisme, par le byzantisme, qui se sera cherché quinze ans et qui aura fini par digérer — son dernier ensemble l'atteste — toutes les recherches de son époque, pour nourrir l'art le plus construit et le plus sobre, digne des grands maîtres de son pays. J'y reviendrai à une exposition prochaine.

\* \* \*

Le train me ramène. Je quitte Bâle. Exposition Matisse. Je songe qu'à l'autre bout, on a pu faire un peintre et un grand peintre de Böcklin !

HENRI GHÉON.

---

## Une mère et la vie

---

Il faut bien l'appeler un livre puisqu'il a des pages, une couverture et qu'il se vend chez le libraire. En réalité, c'est quelque chose de tout autre et qui, se présentant à l'attention du cœur, remplit tellement celui-ci que, dans la perception de la beauté, l'attention littéraire n'intervient plus. Quel que soit le sens dans lequel il est pris, le titre originel de ce livre correspond à ce qu'il contient : *Mother's Cry* ! Un cri, le cri d'une mère, l'expression spontanée d'un sentiment unique au monde, à la fois une allégresse sans nom et une lamentation intérieure, l'extase et le calvaire de la maternité.

Ce roman, qui fut ces derniers temps, à New-York, le *best seller*, s'appelle en français : *Chair de ma chair* (I). Sa traductrice a dit dans la préface le meilleur de ce qu'on en peut dire. Il reste le point de vue du lecteur. Si c'est un homme, peut-être trouvera-t-il monotone ce récit d'une mère toute simple qui, sans même se soucier de ponctuation, raconte avec des mots de tous les jours, sa vie. Sa vie qu'elle a transmise à quatre enfants et qui ne compte pour elle, qu'ainsi glorifiée ou déchirée...

(I) *Chair de ma chair*, par Hélène Carlisle, traduit de l'américain avec une introduction par Magdeleine Paz. Les éditions Rieder, Paris, 1931.

Si le lecteur est une femme, celle-ci écoutera, haletante, l'écho passionné de ce qu'il y a en elle de plus profond, de plus brûlant, de plus vibrant. J'ai peur, en qualifiant cette vérité qui git dans la meilleure intimité de nous-mêmes, de frôler les lieux communs d'un lyrisme qui n'est rien, à côté de ce que nous éprouvons.

Freud peut parler. Qu'en sait-il? Ah! oui, il s'agit d'un trépassement viscéral et de cet instinct, où l'on puise une force de loue, une résistance toujours renouvelée, et de cette nature qui s'exalte à l'œuvre jusqu'à se dépasser. Elle se dépasse, et précisément parce qu'il s'agit aussi d'une sublimation surnaturelle dont les psychanalystes n'ont aucune idée. Le sentiment maternel est comme un état de grâce et tous les « miracles » qu'il accomplit sont sous le signe de Dieu.

Mary Williams, l'héroïne, raconte son histoire avec une simplicité sésaphique, et en la présentant, la traductrice Magdeleine Paz, l'imagine la contant ainsi au Père Éternel au jour du jugement.

Si Mary Williams n'a pas eu le temps de dire beaucoup de prières, c'est qu'elle a eu quatre bébés, coup sur coup, et qu'il fallait chauffer les biberons des plus jeunes, surveiller les aînés, faire le ménage et raccommodez les vêtements. Le travail d'une mère, ses larmes et ses joies, son renoncement et ce recueillement sur le bonheur des siens, n'est-ce point un agenouillement perpétuel?

*Artie est né au mois de septembre et ça a été pareil encore une fois et j'ai encore senti que c'était merveilleux comme la fois que l'évêque était venu dans notre église et qu'il avait prêché sur l'extase qu'on a quand on est bon.*

\* \* \*

C'est parce que Mary Williams a été fidèle dans les petites choses qu'elle a un visage d'élite. Je sais bien que les féministes vont se plaindre qu'elle a aussi, sans même le savoir, un cœur et des mains d'esclave. Et après? Est-ce que les lois, les revendications et les réformes auraient pu mettre, dans son horaire quotidien, autant de privilèges qu'en a su mettre son seul souci d'être tout entière à sa vocation? Il y en a qui croiront qu'entre un lit d'enfant et un évier de cuisine ne peut tenir qu'un univers circonscrit. Il est immense cependant, puisque toute une tendresse de femme peut s'y épanouir.

Et celle-ci se raconte... Et ce sont les rengaines heureuses ou les imprévus déconcertants qui font les journées à la fois lourdes de travail et légères de récompense. Mary Williams les égrène, une à une, comme un rosaire dont elle baise la croix.

*Je veux de la vie et toujours plus et encore plus, dira sa fille Beatty. Mais elle ne se doute pas, en voyant sa mère tout entière enveloppée par la monotonie des tâches quotidiennes, qu'on peut davantage sentir « la vie » entre les quatre murs d'une chambre, qu'au grand vent de l'aventure. Le secret de la vie, c'est de l'accepter. Ce n'est ni dans la révolte, ni dans une inquiète poursuite que l'on peut éprouver l'ardeur de vivre et le frémissement fécond qui transportent les grandes âmes. L'héroïne a eu ses lassitudes, ses tentations, ses deuils. Elle ne les a pas traduits par des accents désolés, des gestes dramatiques qui, au reste, n'authentifient jamais la douleur. Veut-on de cette dernière entendre le véritable son? Il suffit d'écouter, une fois de plus, le Mother's cry :*

*Maintenant tout était prêt et j'étais contente d'avoir un voile très épais dans la figure parce que je ne pouvais pas pleurer et je savais que tout le monde s'attendait à ce que je pleure puisque j'étais la veuve. Mais je ne pouvais pas, parce que tout ce qui se passait en ce moment, il me semblait que ça n'avait rien à voir avec ce qu'on avait été tous les deux, Frank et moi. Je savais qu'il fallait que ça se fasse mais j'aurais bien voulu qu'on ne me force pas d'y aller et j'étais contente de pouvoir me cacher derrière le voile, comme ça personne ne pouvait voir que je ne pleurais pas...*

*Jerry a fait un discours et le chef de rayon en a fait un aussi et il a dit que justement, dans quelques mois, si Frank n'était pas mort, on l'aurait nommé chef de rayon et après ça la cousine Lise a voulu dire aussi quelque chose, elle a essayé de faire pleurer tout le monde en faisant une telle comédie que je n'ai pas pu m'empêcher de penser que ça lui plaisait de se faire remarquer et à la fin tout ce que j'ai vu c'était une boîte qui descendait dans la terre et heureusement que ça n'avait l'air que d'une boîte et pas l'air de Frank parce que je pouvais toujours me dire que ce n'était qu'une boîte et qu'alors le*

*Frank qui était en dedans de moi était le vrai et plus tard, au milieu de la nuit, quand j'essaierais avec ma main de toucher Frank, je me rappellerais que c'était seulement une boîte qu'ils avaient descendue dans la terre. Et pendant que la boîte descendait, je regardais tout le noir qui était parti des boutons de Jenny et de Beatty et j'aurais mieux aimé que maman ne noircisse pas le haut parce que comme ça les chaussures étaient laides et je savais qu'il faudrait que je change les boutons blancs pour des boutons noirs et rien que la pensée de coudre ces boutons me fatiguait.*

Il y a dans ce détail : le regard de la mère vers les chaussures mal teintes de ses petites filles, tout le pathétique humain!

\* \* \*

Le père est mort et la vie continue. Quatre petites bouches qu'il faut nourrir, quatre petites plantes qu'il faut aider à grandir. Ce sont des choses terriblement compliquées que Mary Williams fait simplement parce qu'elle se sacrifie comme elle respire, non par vertu, non par vouloir, mais par raison d'être. Est-ce que, par hasard, on lui ferait l'injure de croire qu'elle attend, en retour, une vieillesse heureuse et aisée? Non. Elle est une mère et une ménagère. Et jamais une mère, une ménagère, arrivée au soir de la journée, ou de l'existence, ne convient qu'elle a fini. Elle a toujours et encore quelque chose à faire et les rêves de ses nuits sont pleins des besognes du lendemain. Rien ne lui appartient, pas même l'ordre qu'elle a créé autour d'elle à coups de persévérants efforts, pas même le goût obstiné de son temps et des fanfreluches d'alors. Quand l'aîné des Williams, Danny, l'enfant prodige, ramène, pour l'installer au foyer maternel, une femme de rien qu'il a épousée le matin même, sa mère n'a pas une plainte. Elle ceint son tablier et tue le veau gras. Après, elle s'en ira avec sa belle-fille pour acheter le lit qui plaira le mieux à celle-ci. Elle transformera sans un regret sa salle à manger en chambre à coucher, ne songeant qu'à choyer deux enfants rebelles au lieu d'un.

Mais la destinée d'une mère qui vieillit est faite de retours et de départs. Beatty, la cadette, aussi forte personnalité que Jenny l'aînée est soumise et sans désirs, veut vivre sa vie et franchit la mer. Elle suit le courant des extravagances intellectuelles et morales qui doivent, pense-t-elle, contenter son cœur en l'émancipant. Elle est le portrait de la jeune fille moderne qu'on sait capable de tout, mais qui ne fera jamais rien contre ce qui ne lui apparaît pas dans les règles du *fair-play*. Quand elle rentrera, éprise encore et toujours de théories, malgré tout ce que l'Europe a pu lui apprendre, ce sera pour expérimenter la lâcheté masculine. Elle essaiera de comprendre, en vain, jusqu'au jour où sa nature de femme, plus forte que ses erreurs et ses mécomptes, l'enthousiasmera davantage pour ses devoirs que pour ses droits. Seulement son frère, le vaurien, la tuera. Et le bon fils, Artie, au jour du crime, sa mère l'engage à fuir afin que sa célébrité de grand architecte ne soit pas tachée et son mariage rompu. L'héroïne, dans tout ce drame, ne songe pas une minute à se poser en victime. Elle reste toute à tous. Elle va s'occuper de Jenny qui aura bientôt son troisième enfant, et puis il faut qu'elle aille faire ses adieux à l'assassin qui sera exécuté le lendemain. On la voit qui met son chapeau et qui part vers « La Maison de la Mort ». Il semble qu'elle soit un peu plus courbée, un peu plus vieille. On voudrait la soutenir, lui prendre le bras, mais à mesure qu'elle avance, son angoisse, qu'on imagine comme une plaie trop horrible à regarder, fait se dérober les mots, les phrases, les gestes. On a envie de fuir, de se boucher les oreilles, de ne pas écouter ce que cette mère et ce fils — cette « chair de sa chair », qui demain sera anéantie — vont se dire.

Et la mère dit : *Bonjour Danny.*

Et Danny répond : *Alors, comment ça va, maman?*

Et Mary dit : *Ça va très bien Danny.*

Et Danny dit : *Moi aussi ça va bien.*

Comme ce colloque aide à comprendre que les beaux mots, ceux qu'on met dans les livres, sont ce qu'il y a au monde de moins fait pour parler ou pour remplir les tragiques silences! Ces mots-ci sont bien, comme le souligne la préface, les « mots bêtes de tous les jours, les mots passe-partout, usés comme des gros sous, balourdés et disparates, comme des ustensiles de cuisine »...

C'est parce qu'ils sont ainsi solidaires de la vie quotidienne

et monotone qu'ils sont rassurants, c'est-à-dire ceux là même qu'on n'attend que d'une mère. L'homme souffre, l'amour le tourmente ou la mort le guette, il a soif, il gémit, il appelle. Un mot, un cri, c'est tout simple : Maman. *Mothers' cry!*

\* \* \*

Voilà que Mary Williams monte, après l'enterrement de son fils, nettoyer le grenier. On comprend cette ascension. Le grenier est l'endroit où l'on peut le mieux retrouver de chères présences et les tendresses qui n'ont pas pu mourir. On monte, et là-haut on les découvre, fixées dans leur jeunesse adorable.

Au fond d'une malle, il y a le manchon de Beatty, et une femme en deuil sourit à la manie d'une petite fille qui voulait, autrefois que la cordelière de ce manchon fut sous le col de son manteau et non par-dessus. Il y a aussi un béret marin et des vieilleries et des chaises de jadis, aujourd'hui cassées. On entend déjà les sanglots qui vont déferler comme une vague sur les souvenirs heureux et l'on goûte déjà la saveur amère des larmes qui s'en vont trouver la poussière des choses ensevelies. Mais voici que Mary chante. Elle n'est pas folle. C'est peut-être une berceuse qui lui monte aux lèvres des profondeurs du passé. Elle ne veut pas dormir, elle ne veut pas mourir. Au contraire. Ce qui s'échappe de son cœur gonflé, c'est un hymne à la vie, un hymne de reconnaissance et d'amour :

*Et je pensais que la vie est comme un cadeau qu'on nous fait, un cadeau qu'il faut vivre d'un bout à l'autre et que tout est à sa place dans la vie. Non je ne voulais pas mourir, parce que c'était si merveilleux de vivre. J'avais, avec ce corps, donné la vie à quatre enfants, d'abord un assassin, puis un créateur de beauté encore plus grande que son âme, puis une mère faite pour apporter la vie, puis une chercheuse de vérité aveugle et à tâtons.*

*Maintenant, je n'avais plus d'enfants. Le destructeur avait été détruit, le créateur appartenait à sa pierre, la mère à ses enfants et la chercheuse de vérité avait été trahie. La lutte. Partout la lutte.*

*Et j'avais eu ma lutte et j'avais eu ma souffrance et à force d'en avoir eu j'étais devenue riche de souffrance et de lutte et je le sentais cela voulait dire riche de vie.*

On me pardonnera l'abondance des citations. Quand une femme comme Mary Williams parle, il n'y a plus qu'à se taire et à supplier les autres d'écouter. On lit *Chair de ma Chair* au dedans de soi-même et dans un recueillement qui est sans coupures, sans ponctuation... Il semblerait difficile de reprendre haleine. Mary Williams va, va toujours et ne s'arrête point. Ainsi suivons-nous son récit d'une traite, comme l'a écrit d'ailleurs l'auteur, Hélène Carlisle. La jeune romancière était alors à Paris, habitant une petite chambre maussade, mal éclairée par une bougie. Elle était malade, loin de son pays qu'elle avait quitté parce qu'elle entendait être une *self made woman* et vivre d'émancipation. Par quelle antithèse étrange, la vraie voix de la femme : le *mother's cry*, s'est-il fait entendre dans l'impossible solitude de cette Eve en rupture de chaînes? Il fallait qu'elle eut du génie et que son génie venant de son cœur dominant l'expérience, fasse s'écrouler d'un coup les théories fallacieuses de l'esprit. Combien sympathique la sincérité de l'auteur et qui, comme en un miroir, est là, tout entière, dans la sincérité et le dépouillement de son héroïne! Aussi bien, nul ne peut écrire ainsi qu'elle l'a fait sous la poussée impérieuse d'un jaillissement intérieur sans y mettre l'empreinte fidèle de son double. L'excuse des femmes qui semblent devoir toujours sacrifier à l'autobiographie, réside peut-être plus dans ce besoin naturel de créer à leur image que dans le narcissisme dont assez injustement on les accuse.

Celle-ci, au reste, a fait une œuvre loyale en montrant que les Mary Williams existent encore dans leur sublime grandeur, aussi bien en Amérique qu'ailleurs. On soupire d'aise. Car, à entendre les reporters en mal de détails affriolants, ou les quelques traductions qui font florès de ce côté-ci de l'océan, il s'en faut de peu que toutes les Américaines ne soient, ou des *vamps* sans foi ni loi, ou des poupées sans âme à l'instar de celles qui gesticulent dans *Men prefer blondes*. Le type de la mère dévouée et fidèle, de la femme forte de l'Évangile est encore un type universel. Réjouissons-nous. Tant que le sens du *Mother's cry* sera intelligible dans le monde, les forces obscures qui veulent détruire celui-ci ne pour-

ront prévaloir contre la plus pure lumière et la plus grande puissance que Dieu a donné aux hommes pour les racheter : le cœur d'une mère.

JEANNE CAPPE.

## Poèmes

### NOSTALGIE

«... Le coucher de soleil brasse derrière les palmiers; il n'est dans le Kasai qu'une coulée de lave fulgurante. C'est grandiose comme une apogée de gloire, angoissant comme la mort d'une grande âme... »

Il ne restera bientôt plus à nos pauvres cœurs d'hommes médiocres qu'à nous en aller dans la nuit, plus lourds et plus esseulés. »

*Lettre d'Afrique.*

*Penchant ton front hanté d'ardentes nostalgies  
Sur ces feuillettes jaunies où, naguère, ta main  
Voulut fixer tant de splendeurs évanouies  
Comme pour les mêler à ton propre destin,*

*Tu souffres, tu jouis, t'exaltes et appelles...  
Un fleuve impérial s'allonge sous tes yeux  
Comme un dieu cuirassé de lumière cruelle  
Dormant parmi des monts dorés aux lointains bleus.*

*Avec lui longuement tu réjais le voyage  
Parmi de blancs îlots, longeant l'âpre jorét  
Où ton esprit pensif rejoint le fond des âges,  
Où ton cœur anxieux écoute un cœur secret.*

*Emouvante grandeur! Majesté de la terre!  
La nature reprend le temple mutilé :  
L'herbe comme une dent tenace mord la pierre  
Et la liane étreint le pilastre écroulé.*

*Mais sur nos âmes, la victoire est plus entière :  
Plus fortement, tu les étreins et tu les mords,  
Et comment te nommer : chimère, espoir, remords,  
O regret lancinant de la Beauté première?*

### SACHE, TOI QUI LA-BAS

#### VERS LE PRINTEMPS CHEMINES...

*Ami, nous bénissons la clarté qui l'inonde,  
Nous sentons que ton âme est un buisson de fleurs  
Eclot dans un matin pascal gemmé de pleurs  
D'où fusent des chansons vers la lumière blonde.*

*Ami, des angelus résonnent dans ta voix;  
Leurs accents ont touché nos cœurs qui leur répondent.  
Ton regard est un lac d'eau songeuse et profonde  
Où passe par instants comme un éclair narquois...*

*Ta joie est notre joie, Ami, pars vers l'aurore!  
Pourtant, ô toi qui vas sans plus te retourner,  
Tandis que le sentier devant tes pas se dore,  
Avec ton cœur comme un grelot léger;*

*Pourtant, ô toi qui vas sans plus te retourner,  
Qui fuis, ayant quitté le lit de tant de fièvres,  
Avec une chanson comme un brin d'herbe aux lèvres,  
Toi que semble aspirer le frais matin vermeil;*

*Sache, toi qui, là-bas, vers le printemps chemines,  
Dont la chanson n'est plus qu'un son d'humble clarine,  
Toi dont la silhouette au loin, dans le soleil,  
S'estompe, et puis s'efface, et puis se perd... O sache*

*Qu'à ce moment précis où se meurt la chanson,  
Où, vacillante, ton image à l'horizon  
N'est plus qu'un pli du ciel, une hésitante tache,*

*L'un de ceux-là dont le regard te suit mouillé  
S'est caché le visage et s'est agenouillé...*

ALBERT GILLE.

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Martin Luther

On peut s'étonner à première vue de la lenteur avec laquelle se dégage la vérité sur la personnalité et le rôle de Luther. Il a fallu attendre des siècles pour que cette étrange figure sortît enfin des ombres accumulées autour d'elle par le personnage lui-même, par la passion confessionnelle. Il est clair qu'il y a lieu de se défier de celui qui professa la licéité du mensonge et même l'érigea en vertu lorsqu'il tourne contre l'antéchrist, c'est-à-dire le Pape. C'est en se mentant à lui-même et, peut-être, en finissant par ajouter foi à ses mensonges qu'il chercha, trouva parfois, l'apaisement de ses tourments confessionnels. Sur sa tombe se créèrent bientôt des légendes qui le popularisèrent, tandis que les catholiques accueillirent avec facilité tout ce qui pouvait noircir une mémoire justement exécrée. On en vint à accrédi-ter l'histoire du moine paillard et dissolu qui brûle de rompre ses vœux et accommode le dogme à sa fantaisie libertine. On veut faire remonter son hostilité contre le Pape à son voyage de 1511 à Rome où le spectacle de la Papauté aurait ébranlé sa foi. L'affaire des indulgences ne fut pas non plus la cause de sa rupture, mais l'occasion de partir ouvertement en guerre contre l'Eglise. Par ailleurs, l'attitude de Léon X n'a pas été reconnue dans sa vérité et le fameux mot qu'on lui attribue : « Querelle de moines » pour désigner la genèse de la Réformation ne fut jamais prononcé.

C'est à mettre au point toute cette histoire, à débrouiller ce chaos, à remonter jusqu'aux causes profondes que s'est appliqué depuis trente ans environ le P. Grisar, Jésuite, armé de la patience d'un bénédictin, infatigable scrutateur des textes. Sur les débuts de Luther, sur son apogée, sur ses dernières luttes, il a publié trois gros volumes, enrichis de suppléments, qui n'ont rien laissé dans l'ombre. Puis il a ramassé le résultat de ses recherches dans une lumineuse synthèse, *Martin Luther, sa vie, son œuvre*, qui vient d'être traduit en français par l'abbé Mazoyer. C'est une œuvre de vaste érudition qui embrasse toute l'étendue du sujet et son immense littérature. C'est à la fois : un historique complet, chargé de faits et déchargé des travaux de critique traités dans les volumes antérieurs; un portrait psychologique approfondi, une étude minutieuse des doctrines et de l'œuvre de Luther.

Il n'est pas question d'analyser ici ce fort volume in-octavo de plus de quatre cents pages de texte serré, mais je crois intéresser mes lecteurs en allant droit au fond du problème luthérien enfin résolu.

Ce que le P. Grisar a mis d'abord en pleine lumière, c'est ce que j'appellerai l'anormalité de Martin Luther. Il était déjà chargé d'une hérédité déplorable, une grave commotion cérébrale en fit un grand névrosé. Du choc traumatique, de l'ébranlement nerveux qu'il éprouva le 2 juillet 1505, il ne se rétablit jamais. Le coup de foudre qui le renversa, puis la mort foudroyante d'un ami qui suivit cet accident lui laissèrent une nervosité qui se traduisait notamment par des angoisses précordiales. C'est, comme on le sait, entre Mansfeld, où il était allé voir ses parents et Erfurt où il suivait les cours, à Stottersheim, en pleine forêt, que la violence de l'orage l'abattit sur le sol. Sous le coup de l'épouvante, il se serait écrié : Sainte Anne sauve-moi, je me ferai religieux.

Et il entra brusquement au couvent des Ermites de Saint-Augustin à Wittenberg, malgré l'inflexible opposition de son père, sous l'empire de ses illusions, se croyant lié par un vœu qui était évidemment vicié par la peur.

Luther, ainsi disposé, avec ce manque total d'équilibre, se jette dans la mystique, qui achèvera de lui tourmenter l'entendement. Il a dévoré les sermons de Tauler — d'une irréprochable orthodoxie, sans doute, pour une tête saine, d'une lecture périlleuse pour une tête exaltée. Il y puisa notamment l'idée de l'anéantissement de l'homme devant Dieu.

C'est dans cet état de déséquilibre et d'effervescence intellectuelle que le jeune moine s'emballa pour la formidable question de la prédestination. Il en fut littéralement bouleversé. Ce dogme de fer de Dieu prédestinant l'homme, avant toute prévision de mérites, par des décrets immuables, au ciel éternel ou à l'enfer éternel, le jeta dans les affres de l'épouvante. Il se pencha sur l'abîme insondable de la misère de l'homme, de la fatalité du péché. Il se pencha sur l'abîme plus insondable encore de la justice d'un Dieu inexorable. Il recula en proie au désespoir. C'est par l'humble prière, l'humble soumission de la foi que cette crise aurait dû se dénouer. Pascal ne s'est pas laissé affoler par le mystère. Il a cru au Christ rédempteur par sa volonté de l'humanité entière. Il a cru, à la liberté de l'homme qu'il s'efforce d'arracher à l'indifférence pour l'entraîner au salut. Ce qui a perdu Luther, c'est l'immensité de son orgueil. Pour résoudre l'énigme de notre destinée et découvrir le moyen de rasséréner son âme torturée, il en a demandé le secret à saint Paul, à l'épître aux Romains interprétée par le sens propre. Comme le jansénisme est issu de saint Augustin, pris de travers, le luthérianisme est issu de saint Paul compris à contre-sens. Le génie paulinien peut d'autant plus facilement donner prise à l'erreur qu'il pousse l'aspect d'une vérité comme s'il était unique, à ses dernières limites et le traduit par des formules impérieuses et hardies qui semblent exclusives de toute autre acception. Luther a vu là que l'homme n'est pas justifié en soi, au lieu de voir qu'il ne l'est point *par* soi, mais que sa purification est réelle et atteint la conscience elle-même. Il a vu que toute justice vient du Christ, uniquement du Christ, soit, à l'exclusion absolue de toute coopération humaine — ce qui est erroné. Il a vu que l'homme ne peut être justifié que par l'imputation des mérites du Christ et que cette imputation n'est possible que par la foi, la foi-confiance, qui se les approprie. Il n'a pas vu que la foi exigée par l'Apôtre pour le salut n'est pas la foi nue, par laquelle le pécheur au besoin se résignerait stoïquement à la damnation, la foi simplement humble, mais celle qui est informée par la charité, à ce point que sans celle-ci, elle est morte. Rejetant pour étudier Paul la tradition de l'Eglise et ses enseignements, prétendant citer Dieu à la barre de son jugement personnel, il a totalement faussé la doctrine du salut. Il n'a pas vu cet harmonieux enchaînement de deux vérités : l'universelle volonté salvifique de Dieu, et l'amour de Dieu se traduisant par les œuvres; il n'a pas compris la merveille de la grâce rédemptrice conditionnée par la liberté humaine. Il en est arrivé à la formule qui n'est peut-être pas de lui, mais condense sa pensée : *Pecca fortiter, crede fortius et salvus eris. Pèche fort, crois plus fort, te voilà sauvé!* Totalement impuissant, l'homme ne fait rien pour son salut. Dieu qui agit en lui fait tout.

Dans cette même Epître aux Romains, il a détourné les paroles de saint Paul sur la liberté du disciple de Jésus-Christ. L'Apôtre

revendique pour lui l'affranchissement de la loi mosaïque, il célèbre la liberté de l'esprit, mais il est si loin d'avoir érigé le libre-examen, l'indépendance à l'égard de l'autorité religieuse qu'il a le premier mis en évidence dans sa conception du Corps mystique l'indépendance des membres et leur subordination au Chef. Il est si loin de n'admettre qu'une Eglise invisible formée de membres purement spirituels que dans tous les centres de son apostolat il a organisé au sein des communautés une hiérarchie de prêtres et d'évêques.

Alors, par un phénomène d'auto-hallucination, Luther, ayant découvert la vérité cachée aux siècles antérieurs, l'unique efficacité de la foi-confiance, l'inefficacité des sacrements, l'inutilité des œuvres, la pleine souveraineté de la conscience émancipée de l'autorité ecclésiastique, il s'est cru l'Envoyé de Dieu pour tirer le monde de la perdition, purger l'Eglise de sa corruption totale, abattre celui qui est l'antéchrist, le Pape.

Ce n'est pas de son voyage à Rome qu'il a rapporté cette haine de la Papauté, elle lui fut inspirée par ses propres aberrations.

Ce nouvel évangile, falsifié, cette nouvelle Eglise, déformée : c'est la pensée propre de Luther, le fruit de son génie fourvoyé. Autour de sa statue, élevée à Worms, en 1868, on a prétendu glorifier ses précurseurs : Savonarole, Jean Hus, Wicléf, Reuchlin, Pierre de Vaux qui, le premier surtout, n'ont nullement présumé à la doctrine luthérienne, mais à sa rébellion contre le Pape.

Il y a, certes, quelque chose d'effroyablement satanique dans l'attitude de cet homme qui, se croyant l'infailible héraut de Dieu, s'insurge contre tous les siècles chrétiens et s'attaque au Chef de l'Eglise avec une violence qui n'a pas été égalée. Pendant près de trente ans, appuyé sur les princes dont il est le valet pour se dispenser de l'obéissance aux Papes, appuyé sur les humanistes dont la faiblesse initiale d'Erasmus, leur prince, le pourfendeur des moines, lui a valu le concours, sur de nombreux collaborateurs qui ont foi en son étoile et ont cru trouver en lui le Réformateur universellement souhaité, Luther mettra le feu à l'Europe, il opérera la plus néfaste révolution religieuse, il incarnera aux yeux de incroyants l'émancipation de la conscience.

\* \* \*

Les circonstances d'ailleurs l'ont merveilleusement servi, la décadence générale à laquelle l'Eglise allait chercher le remède par le Concile de Trente appelait une réforme et beaucoup furent séduits par la fausse apparence d'un retour au christianisme primitif. L'autorité papale était tombée en discrédit depuis le grand schisme qui avait partagé l'Eglise en trois obédiences.

C'est la querelle des indulgences qui mit le feu aux poudres et elle suffit à faire comprendre l'abaissement de la discipline. Un simple rappel suffira du début de l'affaire. Pour cumuler trois évêchés, Mayence, Magdebourg, Halberstadt, l'évêque Albert de Brandebourg avait dû verser 10,000 ducats à la Curie romaine, plus 14,000 ducats pour la ratification de son titre d'archevêque de Mayence et l'obtention du pallium. Pour s'acquitter, il imagina cet expédient : il fit prêcher l'indulgence pour la construction de Saint-Pierre de Rome, étant entendu que la recette opérée par la banque Fugger d'Augsbourg serait partagée entre l'archevêque qui lui avait emprunté 10,000 ducats et la Curie romaine. Les percepteurs suivaient les prédicateurs qui annonçaient des chiffres fantastiques de jours d'indulgences et allaient jusqu'à dire : Aussitôt que l'argent tombe dans la caisse, l'âme sort du purgatoire.

On voit d'ici sur quelle proie facile se jeta Luther, pamphlétaire de génie.

Les abus du fisc romain étaient nés surtout à Avignon, pendant les années de la *captivité*, et il est incontestable qu'ils étaient souvent odieux et de nature à décrier l'autorité romaine. Jamais, pour celui qui signe cette chronique, ne s'oubliera le mot qu'il entendit tomber de la bouche de notre grand historien Kurth, à Rome même : « Le berceau du protestantisme ? Il n'est pas à Wittenberg (où fut brûlée la bulle *Exurge* de Léon X condamnant 41 propositions de Luther), il est à Avignon ». Assurément l'invasion du luthéranisme fut le châtement de la décadence des mœurs et tout d'abord des mœurs du clergé.

Et Luther a eu beau jeu de déclamer contre le célibat des prêtres et les vœux de religion. Il a pu même tout à coup, en 1525, prendre femme sans affaiblir son prestige parce qu'il exaltait le mariage.

Avec tout son génie, sa prodigieuse activité littéraire, avec sa colossale audace et le concours de la Ligue de Smalkade, il n'aurait pas réussi sans la complicité de tant d'enfants de l'Eglise qui l'avaient depuis longtemps lâchement trahie dans leur cœur.

Chose étrange et que je signale en finissant. Luther a vécu

jusqu'à son dernier souffle dans un état fiévreux et morbide. Il a eu des accès de noire tristesse, il a souvent douté de son œuvre. Il a flotté dans l'expression de sa pensée, si bien que — sa culpabilité restant hors de doute, — on pourrait, à l'aide de maximes luthériennes choisies dans ses enseignements et encore conformes à la doctrine du Christ, composer une réplique victorieuse pour répondre à ses admirateurs. De son œuvre, on pourrait tirer un anti-Luther. C'est par cette curieuse observation que se termine ce puissant et magistral volume du P. Grisar dont il ne faut trouver ici qu'un pâle reflet.

J. SCHYRGENS.

## ANGLETERRE

### Les déclarations de guerre

De M. Winston Churchill, ministre de la Guerre dans le cabinet britannique en août 14, ces lignes extraites d'un article publié par Figaro :

A lire beaucoup d'écrivains modernes, on jugerait que la guerre a éclaté toute seule et qu'aucun chef de gouvernement n'a pensé à une chose si cruelle. Berchtold fit ceci et Conrad cela. Jagow était en voyage de noces et Tschischky fut réprimandé par le kaiser. Bethmann-Hollweg ne comprenait pas la situation, les Russes furent pris d'émotion, Moltke s' alarma, et ainsi brusquement les plus grandes nations du monde s'attaquèrent mutuellement par le fer et par le feu. Ce fut un cas de combustion spontanée. Cette théorie que tout arriva tout seul, que l'Allemagne donna à l'Autriche carte blanche pour punir la Serbie, que la Russie fut indignée par ce spectacle, que l'Allemagne fut alarmée parce que la Russie mobilisait, que la France et l'Angleterre ne dirent pas à la Russie qu'elle devait céder, que l'Angleterre n'annonça pas assez tôt à l'Allemagne qu'elle prendrait part au combat, que Berchtold ne souhaitait pas autre chose que sa petite guerre privée avec la Serbie, que l'Allemagne refusait seulement d'abandonner son alliée, que le kaiser voulait seulement un triomphe diplomatique — toutes ces suppositions sont appuyées par de nombreux documents. Cependant certains faits nus, et qu'on ne peut arriver à voiler, ressortent toujours.

Berchtold et son milieu voulaient employer la force armée contre la Serbie. Le kaiser les encourageait et les poussait. Tous savaient qu'un tel événement devait émuover non seulement le tsar et son gouvernement, mais aussi la nation russe. Ils décidèrent d'accepter ce risque et tout ce qu'il pourrait entraîner. Le kaiser ayant donné toute liberté à Berchtold et à Vienne s'absenta à dessein jusqu'à ce que l'ultimatum eût été envoyé à la Serbie. Le chancelier et le secrétaire des Affaires étrangères d'Allemagne donnèrent ordre à leurs ambassadeurs de déclarer que l'Allemagne considérait l'ultimatum juste et légitime avant d'en avoir vu les conditions. Lorsque les Serbes se soumirent, Jagow et les autres ne présentèrent leur réponse au kaiser que lorsqu'il était trop tard pour qu'il pût empêcher l'Autriche de déclarer la guerre à la Serbie. Berchtold lança sa déclaration de guerre avec précipitation et obtint la signature de l'empereur François-Joseph par de fausses apparences, Vienne refusa toute demande de délai. On refusa toute proposition en vue d'une conférence des puissances, ou de négociations directes entre l'Autriche et la Russie ou on y résista jusqu'à ce qu'il fût trop tard. A Saint-Petersbourg, le gouvernement russe, la Cour et les chefs militaires arrachèrent d'abord un décret de mobilisation partielle, puis de mobilisation générale au tsar qui ne céda qu'à contre-cœur. L'Allemagne chercha quelle à la Russie sur sa mobilisation. Elle lui envoya un ultimatum lui enjoignant d'annuler toutes les mesures militaires dans les douze heures. A ce moment, la mobilisation allemande, bien qu'elle ne fût pas officiellement proclamée, était déjà commencée. L'Allemagne déclara la guerre à la Russie. Elle somma la France de désavouer les conditions de l'alliance franco-russe et de livrer aux Allemands ses principales forteresses en gage de fidèle neutralité. Elle déclara la guerre à la France. Elle viola le traité qui protégeait le duché du Luxembourg. Elle viola la neutralité de la Belgique. Quand la Belgique résista, l'Allemagne déclara la guerre à la Belgique et la traversa pour envahir la France. Ce ne fut qu'à ce moment que la Grande-Bretagne déclara la guerre à l'Allemagne, et nous ne sommes pas encore disposés à dire qu'elle a eu tort.

# CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

**Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11**

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -  
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres  
(taux variable) Coffres-Forts

## Bureaux de Quartier :

Rue du Midi 8, Bruxelles  
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht;  
Parvis St-Gilles, St-Gilles;  
Square Saintelette, 17, Bruxelles;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek;  
Place Liedts, 18, Schaerbeek;  
Rue du Bally, 79, Ixelles.

# Société Générale de Belgique

*Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822*

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles

**BRUXELLES**

Compte chèques postaux n° 281

CAPITAL . . . . . fr. 1.000.000.000,00

RÉSERVE . . . . . fr. 1.078.000.000,00

FONDS SOCIAL . . . . . fr. 2.078.000.000,00

### CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Jean Jadot, Gouverneur;  
Emile Francqui, Vice-Gouverneur;  
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;  
Gaston Blaise, Directeur;  
Auguste Callens, Directeur;  
le baron Carton de Wiart, Directeur;  
Félicien Cattier, Directeur;  
Willy de Munck, Directeur;  
Charles Fabri, Directeur;  
Alexandre Galopin, Directeur;  
Henry Le Bœuf, Directeur;  
Adolphe Stoclet, Directeur;  
Firmin Van Brée, Directeur;  
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

### COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. le Prince Jean de Merode;  
Edmond Solvay;  
G.-H. Adan;  
Léon Eliat;  
le baron Adrien de Montpellier;  
le baron A. d'Huart.  
Baron de Trannoy;  
G. Mullie;

*Le Secrétaire,  
M. Camille Lepêche.*

### TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE